

# DE-CI... DE-LÀ

*Vagabondages dans des avenues  
anecdotiques, historiques, régionales*

Jean-Marie Barras, 2019



# PRÉFACE

## L'EXPLORATEUR DE NOTRE PASSÉ

Les voyages dans le temps sont émouvants. Ils se révèlent même bienfaisants à travers les chronologies et récits de Jean-Marie Barras. Cet explorateur du passé ne perd jamais la boussole. Le monde d'avant – les autoroutes, le béton, le téléphone portable et les vacances aux Maldives – il le connaît bien. Il en vient et n'en a oublié ni les beautés ni les duretés.

Dans ses expéditions, on le suivrait les yeux fermés. Il nous entraîne sur des sentiers insoupçonnés, nous plonge dans des événements inconcevables aujourd'hui, nous fait respirer un air différent. Et pas question de traîner en chemin, ses visites vont droit au but ! Le guide avance sans détour. Il n'assombrit ni n'embellit le monde d'avant, il l'éclaire.

Ses lumières sont réglées à la bonne distance. Elles ne disent pas que c'était pire ou mieux avant, elles montrent ce qu'il en était. On voit là l'honnête homme. Au fur et à mesure que les villages perdaient leurs épiceries, leurs bistrots, leurs fermes, leur poste, leur régent et leur curé, l'ancien directeur d'école a vu des mondes disparaître. S'appesantir ou larmoyer sur ce qui ne reviendra plus ? Il laisse cela à d'autres, sa grande affaire consistant à transmettre.

Seulement il sait aussi regarder devant lui. Toujours prêt à apprendre, découvrir et recevoir, notre explorateur du passé ne dédaigne aucune des saveurs du présent. Voir comme il s'enthousiasme de l'aventure de son petit-fils jusqu'au Cap Nord ! De Monsieur le régent, nous retiendrons donc la leçon : on ne transmet bien qu'avec les yeux et l'esprit ouverts.

*Pascal Bertschy*

# TABLE DES MATIÈRES

Quand une statue est censée ressembler à Joséphine Baker	8
Les petits paysans avant les années 60	9
Des spahis - cavaliers d'Afrique du Nord - hébergés à Estavayer-le-Lac	9
Méfiance envers la danse	10
La légende de Praz Diablats	11
Henri Jacob	12
Les cartes de Saint-Nicolas	12
Robert Loup -1902-1955, ouverture d'esprit et plume remarquable	13
Une conquête exigeante	14
Régents de jadis, dans les années 50...	15
Les Bernois achètent des domaines	15
Entre Matran et Posieux, les Muéses	16
Aux patates à Vuissens, pendant la guerre de 39-45	17
Un pont de bois disparu	18
Battre au fléau	18
Les taupes et leurs queues	19
Un coup d'œil sur le château de Surpierre	19
Saint-Sylvestre	20
Mon grand-père et les charrues novatrices	21
1940 : la dernière volée de nouveaux instituteurs à Hauterive	22
« Faire les foins »	22
Travailler sur la voie	23
Un curé et ses abeilles...	23
Époque où les bistrots étaient pleins...	24
Au temps des rétameurs	25
Jardin et plantage :	25
termes en usage dans nos régions	25
Tili de Noréaz	26
La place du chant	27
Campagne d'autrefois	28
Ma grand-maman Eugénie Chatagny-Guisolan et le Château d'En bas	29
La gare de Rosé, centre régional	30
Naissance d'un almanach dans la maisonnette « au ramoneur »	30
L'école de Cormérod, l'une des premières écoles secondaires !	31

Rambouillet	32
Photo des temps héroïques !	32
En souvenir des bistrots qui se sont fermés	33
1952 : Grande Mission dans la paroisse d'Onnens, Lovens et Corjolens	33
La buse	34
Il y a chèvre et chèvre...	35
Une évolution prodigieuse dans le battage du blé	35
Au temps des voiles...	36
Les anciens fours à pain	36
L'orphelinat de Gillarens	37
Le clocher de Surpierre abrite des cloches venues de Pékin	38
Prestige de Prez-vers-Noréaz et oratoire du Sacré-Cœur...	39
Cremin, près de Praratoud, et son pont suspendu	40
Matran a eu ses bains... pas pour longtemps : mauvaise gestion !	41
L'âne gris de Provence à la croix de Saint-André	42
À Arlens, hameau de Blessens	42
« Porter le Bon Dieu » !	42
Un vitrail créé à Sofraver, à Rosé (commune d'Avry)	43
Tresser un panier	44
1952 : école de recrues	45
Le poulailler, ou la poulaillière	46
La Tuffière, à proximité de Corpataux	47
École normale et musique	48
Croyances naïves et coutumes bizarres	48
Les Fribourgeois avaient faim...	49
Émigration au Brésil en 1819	49
Le Sonderbund à Grolley : un chapitre d'histoire	51
Une restauration modèle !	52
Un Christ étonnant	53
Un clocher qui attire les regards !	54
Le bourdon de Prez	54
Les jeux de quilles et de boules d'autrefois	55
Joseph Lachat et les chorales de jadis	56
Deux souvenirs d'Alfred Uldry	57

Un ébéniste célèbre : Jean Berger	58
Plusieurs moulins jadis ; un seul aujourd'hui	59
Illens : une histoire oubliée...	60
1943 : bombardement de Praratoud	60
Des essaims originaux !	61
Yoki : un souvenir de la défunte École normale	62
Sainte-Apolline, près de Villars-sur-Glâne	62
Deux professeurs influents : l'abbé Joseph Bovet et Auguste Overney	63
Le château et la chapelle de Russy (près de Dompierre)	64
Le cheval du clocher	65
Un petit domaine de jadis	65
Une borne près de ma maison	66
Deux histoires macabres et drôles...	66
Ferdinand Rossier, d'Avry, fermier des Python à Fillistorf	67
Radiesthésie et Notre-Dame des Champs	69
Étonnante, cette Pierre du Mariage...	70
Le dimanche des Rameaux	70
Moments essentiels de notre histoire	71
Deux mots sur le tabac	72
Les vrais noms de deux tours à Estavayer	73
À Neyruz, la tombe de l'artiste Jean Tinguely	74
Le Creux du Van	74
Le banc des mensonges, ou banc des halles	75
La Petite-Riedera à Montévraz, commune Le Mouret	76
Jeunesse de Cheiry et bâtiments marquants	77
L'ancien lavoir d'Estavayer	78
Le vignoble de Font	79
Chapelle du Sacré-Cœur à Posieux et parti conservateur	80
La Ligne CFF à Rosé avant 1955	81
Marie Meunier	82
Le CO de Sarine-Ouest	82
Décédée à 107 ans !	83
Le Moulin Neuf	84
La vigne avant 1870	85

Pas de chauffage central jadis	85
Personnages staviacois	86
Quand un régent partait en Roumanie	86
Conseillers d'état socialistes : des personnalités !	87
Une école éphémère	87
Fête-Dieu à Estavayer en 1948	88
Première pierre de l'église de Cheiry	88
L'électricité a chassé les fantômes	89
Une assiette originale	89
Menhir et chapelle	89
Tours : église renommée et plus petite enclave fribourgeoise	90
La volée de l'école normale en 1951	91
Bâtiments remarquables à Chapelle (Broye)	92
Henniez : jadis des bains	93
Jacques Cesa, un peintre hors normes, est décédé en 2018	94
Des religieuses... disparues de notre canton	95
La grippe espagnole de 1918	96
Au pensionnat Saint-Charles à Romont	97
Notre petit-fils Barnabé découvre le monde	98



## QUAND UNE STATUE EST CENSÉE RESSEMBLER À JOSÉPHINE BAKER

En 1945, à l'époque où le curé Alphonse Maillard était responsable de la paroisse de Surpierre (1944 à 1953), une statue de la Sainte Vierge fut commandée à l'artiste genevois Jean-Joachim Cornaglia (1904-1989). Cette statue de procession devait remplacer l'ancienne, trop lourde. Un article du *Bulletin paroissial* de janvier 1945 est fort élogieux au sujet de cette statue.

Extrait :

« Le Père Maurice Moullet, professeur d'esthétique au Collège Saint-Michel est entré en relations avec un maître sculpteur capable de fournir une œuvre à la fois belle et pieuse.

Il a réussi. Le sculpteur Cornaglia a livré un travail remarquablement beau et évocateur de sentiments dignement chrétiens. C'est la Vierge du *Salve Regina*. Quelle vie et quelle douceur ! Le ciseau du statuaire nous a donné là une œuvre où la grâce juvénile de la Vierge est exprimée avec tact. Le peintre, un autre artiste de Genève, M. Antonietti, a placé cette gracieuse Vierge dans son cadre de Palestine, par le ton brun du visage, le rose de sa modeste robe, le vert très riche et sereinement doux de son voile. La statue a été bénite le jour de l'Assomption, à la grand-messe, et elle fut portée en procession lors des Vêpres. Une grande foule l'accompagnait ; on pouvait compter plus de deux cents hommes. »



Mais l'art du sculpteur n'eut pas l'heur de plaire aux bonnes âmes de Surpierre qui préféraient les statues traditionnelles de Lourdes et de Fatima dont la mièvrerie n'a guère de parenté avec l'art, ni avec *le cadre de Palestine* qui était celui de la Vierge. On affubla la nouvelle statue du nom de Joséphine Baker... et on l'a rangée. Actuellement, elle se trouve à la salle paroissiale de la cure. A l'oratoire de Bonnefontaine (Châbles), il y eut aussi une statue créée par l'artiste Cornaglia. On lui trouva l'allure maniérée. Comme elle déplaisait aux pèlerins, la statue précédente a retrouvé sa place. Comme à Surpierre, on est retourné à *l'art saint-sulpicien*...

## LES PETITS PAYSANS AVANT LES ANNÉES 60

*Le vocabulaire en italique est celui utilisé dans nos campagnes (voir glossaire).*

Nos villages abritaient naguère de nombreux petits paysans. Leurs domaines se limitaient à quelques poses. Ils vivaient chichement. Leur étable - plutôt, selon le terme utilisé à l'époque leur écurie - ne comptait que trois ou quatre vaches. Et celles-ci n'étaient de loin pas les laitières d'aujourd'hui. C'est dire que les payes de lait étaient bien limitées. Alors que le gros paysan allait *couler* avec une charrette - tirée par un chien - chargée d'une, de deux ou trois *boilles* de 40 litres, le modeste agriculteur se rendait à la laiterie avec une *boille* à dos ne contenant que quelques litres.

Et le rôle des vaches consistait aussi à remplacer les chevaux que le petit paysan ne pouvait se payer. Elles tiraient les chars, la *fuste à purin*, et même la charrue. Cette photo représente les frères Gäumann, à Coumin-Dessous, dans les années 60.



Dans certains villages où le nombre de paysans s'élevait à une quarantaine au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, on n'en compte plus que trois ou quatre en 2018.

## DES SPAHIS - CAVALIERS D'AFRIQUE DU NORD - HÉBERGÉS À ESTAVAYER-LE-LAC

Le 19 juin 1940, les premiers éléments de la Wehrmacht apparaissent à la frontière franco-suisse, dans le Jura vaudois et près de Genève. Le 45<sup>e</sup> corps de l'armée française - comprenant la 2<sup>e</sup> division polonaise avec un régiment de spahis - obtient son internement en Suisse. Pas moins de 29 000 Français et Marocains, ainsi que 12 000 Polonais débarquent dans la région jurassienne de Saint-Ursanne et du Clos-du-Doubs. Ils sont désarmés, subissent des contrôles sanitaires puis sont répartis dans des camps d'internement à l'intérieur du pays.



Le 2<sup>e</sup> escadron de spahis, du 7<sup>e</sup> régiment, a séjourné d'abord en Suisse allemande. Dès le 17 septembre 1940 et jusqu'au lundi 20 janvier 1941, il a été cantonné à Estavayer. Certains étaient grands, ils étaient beaux, ils sentaient bon le sable chaud... et ils détournèrent quelques Staviacoises énamourées. Pierre Verdon prit prétexte de leur séjour à Estavayer pour échafauder un roman-feuilleton à l'intention du *Républicain*, intitulé *Le spahi inoubliable*. Bien qu'il ait précisé que ce roman ne relevait que de la littérature d'imagination, il paraît que, dès

les premiers épisodes, ce ne furent que gorges chaudes et rigolades dans les rues, les cafés et les chaumières d'Estavayer et d'ailleurs !

Des amours-propres et des susceptibilités furent désagréablement échaudés. Après le treizième épisode, le rideau tomba - ou plutôt fut forcé de tomber - et nul ne sut ce qu'il advint de Mustapha ben Mekboul et de Mohammed ben Aouid du premier peloton, ni de Haroun el Yousep du deuxième peloton, ni des Ali et des Baba... Nul ne sut non plus qui apaisa la tempête de sentiments tumultueux dont avait été assaillie Mélanie Minouille...

## MÉFIANCE ENVERS LA DANSE

Autrefois, les bals appelés *concerts*, les trois jours de bénichon et le recrotzon soulevaient une profonde méfiance envers la danse, source de concupis- cence selon les convictions du clergé. Interdiction formelle était faite aux enfants de s'approcher du pont et de regarder danser. Et pourtant, la tenue des danseurs n'avait pas grand-chose de provocant comme on le constate sur cette photo de la bénichon à Trey- vaux, signée Simon Glasson en 1935.

Quelques exemples de jadis au sujet de l'opinion des curés sur la danse.



Une note prise dans une *Chronique* du curé Marion de Prez-vers-Noréaz datée du 13 septembre 1908 : « Il n'y a pas eu de bagarres à la bénichon. Je crois que tout s'est bien passé. Les jeunes filles ne dansent pas le dimanche et rentrent les autres jours à l'angélus. Toutefois, deux ou trois d'entre elles sont restées assez tard mardi soir. »

Le *Règlement pour l'association des jeunes filles de la paroisse de Prez-vers-Noréaz* a été approuvé par l'évêché le 5 novembre 1910. Les jeunes filles sont tenues par les statuts de ce règlement à ne commencer aucune fréquentation avant 18 ans, à ne pas servir comme sommelières hors de la paroisse, à ne danser en public que le lundi et mardi de bénichon, à assister aux *cassées* seulement dans la paroisse, à condition que ces récréations se passent sans danses, ni *tirage de filles*, etc.

A Onnens, le curé Chaperon est intraitable dans les années 1920 sur la danse *qui éloigne la jeunesse du mariage*. La danse était d'ailleurs considérée comme dégradante depuis bien longtemps déjà. Jacques Bossy, vétérinaire et aubergiste à Onnens en a su quelque chose ! Le curé Moullet, du haut de la chaire, le voua aux gémonies parce qu'il avait fait danser à la bénichon. Le 23 septembre 1860, l'assemblée paroissiale donna raison unanimement... à l'aubergiste. Longtemps plus tard, certains curés ont poursuivi la lutte contre la danse. Je me souviens du curé Louis Chanex, à Onnens - le curé de mon enfance dans les années 30 et 40 - qui était de la plus grande sévérité envers les enfants qui avaient osé regarder danser...

## LA LÉGENDE DE PRAZ DIABLATS

Une lecture intitulée *Praz Diablats* m'avait impressionné à l'école primaire. Le diable et mille diabolins noirs et trapus aux pieds bots avaient construit entre Mézières et Vuisternens la ferme dénommée encore aujourd'hui Praz Diablats. Le livre *Mes lectures* du cours supérieur, édité en 1934, consacre 7 pages à cette aventure, tirée des *Légendes de la Gruyère* de Marie-Alexandre Bovet. Le dimanche 8 juillet 2018, je suis allé par curiosité découvrir cette ferme. Domi-



nique Oberson, le propriétaire agriculteur m'a fort bien reçu. Il m'a dit que la légende risquait de sombrer dans l'oubli. Il en distribue parfois une photocopie.

Ce qui frappe le plus dans cette entreprise diabolique, c'est le savoir-faire de Nanette, une rusée Méziérine. Jean, son époux ruiné, s'était laissé abuser par le Malin qui lui avait promis une belle ferme neuve. Jean n'avait pas compris les intentions diaboliques. Le diable avait assuré que si la construction n'était pas terminée avant le chant du coq, il s'en irait avec sa suite et Jean ne lui devrait rien ! Nanette a levé d'un geste brusque la couverture qui protégeait du froid le coq et les poules. Et un sonore cocorico a éclaté, provoquant la fuite des constructeurs qui n'avaient pas tout à fait terminé leur ouvrage... Jean est devenu le propriétaire heureux d'une belle ferme !

## HENRI JACOB

Le nom ne vous dit rien ? Henri Jacob est né dans l'enclave de Surpierre, à Villeneuve, le 30 avril 1882. Il a été nommé régent à Charmey après avoir reçu son brevet à Hauterive en 1901. Il a enseigné ensuite à La Verrerie, puis à Saint-Martin et enfin à Granges (Veveyse). Doué, il était un brillant conteur. Dans les réunions, ses collègues attendaient ses interventions malicieuses et pertinentes.

Il a été connu dans toutes les classes du canton de Fribourg, étant l'auteur, en 1927, du livre et des tableaux de calcul pour la 1<sup>ère</sup> année d'école primaire, en usage jusqu'en 1962.

Retraité à Marly, il est décédé le 6 janvier 1956. Une page de la série de calcul du cours élémentaire (mots en usage jadis). Le drill pour le calcul oral commençait tôt !

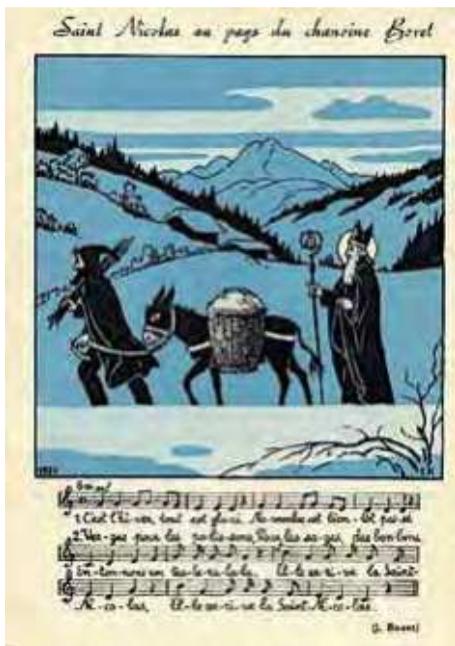


## LES CARTES DE SAINT-NICOLAS

Louis Dietrich, mon prédécesseur à la direction de l'École normale, a réussi un tour de force : reconstituer toute la collection des cartes de St-Nicolas éditées au Collège St-Michel, en y ajoutant des commentaires. On les trouve sur internet : *Louis Dietrich Cartes de Saint Nicolas*. En 1951, année du décès de l'abbé Bovet, Eugène Reichlen, professeur au Collège, était l'auteur de la carte.

Commentaire de Louis Dietrich :

«Le pays de Fribourg a pleuré la mort du chanoine Joseph Bovet, en février 1951, et



lui a fait des funérailles comparables à nulles autres. L'image de cette année est presque une carte de deuil, avec sa sombre procession devant un froid paysage de la Gruyère. L'intention est explicitée par la phrase en exergue ainsi que par l'un des chants les plus connus de l'illustre musicien. Il a existé un lien très fort entre Reichlen et Bovet. N'oublions pas qu'Éugène Reichlen a fait connaître largement son talent en illustrant le livre des *Contes de la Gruyère*, dont l'auteur, Marie-Alexandre Bovet, n'est autre que l'oncle de l'abbé. Tous deux étaient très attachés au patrimoine artistique de la Gruyère, et les premières grandes publications de certaines chansons de l'abbé Bovet, dont le *Vieux Chalet*, ont été illustrées par Joseph Reichlen, oncle d'Éugène.»

## ROBERT LOUP -1902-1955, OUVERTURE D'ESPRIT ET PLUME REMARQUABLE

Difficile de résumer la carrière de celui qui a obtenu un brevet d'instituteur à 17 ans, une licence en lettres à 21 ans, et enfin un doctorat ès lettres. Professeur à l'École secondaire d'Estavayer, puis directeur - humaniste et éveilleur! - il était non seulement professeur de français, mais animateur dans plusieurs domaines, dont la photographie, le dessin. Il fut aussi bricoleur, inventeur, poète, auteur de plusieurs hagiographies, de deux romans, de pièces de théâtre, conférencier, diffuseur de films - à vélo - dans les villages broyards pour éveiller la population au cinéma, président de paroisse...

*Le Joran* : c'était le journal des élèves de l'École secondaire d'Estavayer, journal dont la



plupart des articles étaient écrits par les élèves et les linogravures étaient également leur création. De l'avant-gardisme! Toutes ces activités et bien d'autres sous la direction du professeur Robert Loup, nommé à Estavayer en 1929. Ces linogravures ont paru dans *Le Joran* No II, 2 juin 1936.

Il faut mentionner aussi l'ouvrage où Robert Loup s'est montré grammairien et littérateur. Dès 1948, son ouvrage *Le français notre langue, ses auteurs, sa grammaire* était un manuel officiel à l'École secondaire d'Estavayer. Chaque chapitre comprenait tout d'abord un texte d'auteur avec des commentaires littéraires, puis la présentation de nouvelles données de grammaire, suivies d'exercices.

## UNE CONQUÊTE EXIGEANTE

Notre petit-fils Joël Oberson a vécu une journée inoubliable le 1<sup>er</sup> juin 2018. Il a reçu à Lausanne, lors d'une manifestation à la hauteur de l'événement, son diplôme MBA (Master of Business Administration). Les cours suivis ont une réputation planétaire, lit-on sur divers sites internet qui présentent l'école suivie, l'IMD (International Institute for Management Development) dont le siège est à Lausanne.



La formation d'une durée de 18 mois a compris notamment des cours, des travaux de recherche, des semaines à Lausanne, aux USA, en Inde et en Chine, et bien sûr des examens. Quelques caractéristiques de cette formation: travaux en entreprise, compétences de direction (leadership), connaissance de soi, relations humaines, rapports hiérarchiques... Le cursus - en cours d'emploi pour Joël - est couronné par un master reconnu par la Conférence universitaire comme titre académique.

## RÉGENTS DE JADIS, DANS LES ANNÉES 50...

De gauche à droite MM. Joseph Bertschy, de Belfaux, Aloys Brodard, de Matran, Robert Pillonel, de Corpataux, Casimir Moret, de Grolley. Classes à effectifs chargés, discipline stricte, appuis divers inexistantes : ni psychologues, ni logopédistes, ni MCDI (maîtres de classes de développement itinérants). Et, malgré ces lacunes et la sévérité (exagérée) du régime, guère de difficultés avec les autorités scolaires et les parents. L'autorité du maître - ou de la maîtresse, souvent une religieuse - était en général incontestée. Les contrôles, à part les visites de la commission scolaire : visites de l'inspecteur, chaque année un examen oral par l'inspecteur et un examen écrit. C'était le bon temps ? Mais non, c'était une autre époque. Des salaires insuffisants - j'ai commencé en 1951 avec quelque 300 fr. par mois - des obligations, religieuses surtout : dans une paroisse, le régent devait être directeur de la société de chant et/ou organiste. Des charges d'autant plus pesantes qu'elles n'étaient pas toujours exercées avec les talents musicaux requis. Dans maints endroits, le régent remplissait encore les fonctions de secrétaire communal.



## LES BERNOIS ACHÈTENT DES DOMAINES

Les paysans bernois pouvaient emprunter dans leur canton les capitaux nécessaires à l'achat d'un domaine à des taux inférieurs à ceux pratiqués dans le canton de Fribourg. Et ils sont arrivés chez nous, en remplacement de paysans catholiques ruinés, à la tête de familles comptant un grand nombre d'enfants, et dont les journées de travail étaient moins nombreuses que chez les protestants à cause du grand nombre de fêtes. Des familles aristocratiques aux finances défailantes ont aussi cédé leurs domaines aux réformés.

Malgré leur vie souvent exemplaire, leur rigueur morale, leur sens de l'ordre et la qualité de leur travail, les protestants étaient considérés avec méfiance.

## ***L'école protestante de Corjolens***

Le grand tort des Bernois - à l'époque de la République chrétienne et de la civilisation paroissiale dans le canton de Fribourg - était d'être protestants. Et les catholiques les rejetaient. Dans le catéchisme de Mgr Yenni, 1839, on lit (D : demande ; R : réponse) D. Peut-on se sauver hors de l'Église catholique, apostolique et romaine ? R. Non, hors de cette Église, il n'y a pas de salut. Une phrase du curé-doyen Célestin Corboud, à Onnens de 1883 à 1919 : *Le territoire de notre paroisse appartient en partie à des hérétiques qui y ont même établi une école de leur secte.* Il s'agit de l'école protestante de Corjolens construite en 1909 !



Certains Bernois affirment avoir souffert d'une mise à l'écart dans les affaires communales et dans la vie associative. Pour préserver leur langue et leur religion, ils ont créé - comme indiqué ci-dessus - l'école protestante et alémanique de Corjolens. Celle-ci a existé jusqu'en 1974. Auparavant, l'école protestante fut établie pendant quelques années dans une ferme de Seedorf.

Tout en vivant dans une région francophone, les agriculteurs réformés ont conservé la langue allemande. Leur connaissance du français, en général, ne dépassait pas le stade de l'utilitaire. Au début des années 2000, les enfants protestants de Seedorf ont fréquenté - enfin - l'école de Noréaz, les tensions religieuses ayant disparu.



## **ENTRE MATRAN ET POSIEUX, LES MUÉSES**

Les Muéses ? L'un des domaines - 57 ha - de la Bourgeoisie de Fribourg dont le patrimoine comporte de multiples propriétés. Le domaine des Muéses, affermé à la famille Schlaefli depuis 1929, dispose de divers bâtiments de valeur, dont une chapelle consacrée en 1675. Elle a été fondée par un membre de la famille Maendly (Mädlin, Mändlin dans les documents d'époque), une famille qui a loué le domaine pendant un siècle. L'abbaye d'Hauterive a été propriétaire des Muéses jusqu'en 1732.

La chapelle abrite un retable dédié à la Vierge Marie, des tableaux représentant Saint Pierre et Sainte Barbe, un Saint Bernard à l'attique. Serge Gumy, dans son ouvrage consacré aux chapelles fribourgeoises, écrit que la chapelle accueille des mariages et des baptêmes. Les motards du Moto-Club Posieux viennent y faire bénir leurs motos.

### *Le grand domaine des Muéses*



## AUX PATATES À VUISSENS, PENDANT LA GUERRE DE 39-45

Cette photo a été publiée dans *La Liberté* le 26 mai 2018. Les vêtements étaient ceux portés jadis à la campagne les *jours d'œuvre* pour travailler dans les champs. Le papa a sur l'épaule des outils faussement appelés *pioches*, de leur vrai nom des houes. On ne voit aucun *croc*, qui s'appelle en réalité hoyau, une houe à deux ou trois fourchons. On compte quatre petites corbeilles, des *crebillons*.



Un connaisseur a commenté la photo : ça me paraît évident qu'ils sont allés planter des patates. Les houes conviennent bien pour creuser les lignes et recouvrir les semis. Les corbeilles paraissent vides, donc ils reviennent des champs après avoir tout semé. Le deuxième bidon contenait peut-être des semis de patates pour un enfant qui n'aurait pu porter une corbeille pleine.

## UN PONT DE BOIS DISPARU

C'est le pont des Râpes, ou des Rappes, entre Matran et le Moulin Neuf. Construit en 1832, à péage jusqu'en 1904, supprimé en 1962 à cause des grosses charges qui le mettaient en danger. Quant au Moulin Neuf, il existe depuis 1400, créé par l'abbaye d'Hauterive. Le pont de bois est situé tout près du *château* des Râpes, propriété de Roger de Weck, journaliste célèbre, directeur général de SRG SSR de 2011 à 2017. Roger de Weck a aussi été rédacteur en chef de *Die Zeit* et du *Tages-Anzeiger*. C'est un homme de médias reconnu. Il est le fils de Philippe de Weck, président du Conseil d'administration de l'UBS, décédé en 2009.



*Le pont de bois des Râpes, démolé en 1962. L'eau de la Glâne, par un canal, est amenée au Moulin Neuf où fonctionne encore une roue à aubes.*

## BATTRE AU FLÉAU

À la *tracto-bénichon* de Corserey, tous les 4 ou 5 ans, l'histoire du battage - entre autres - est reconstituée. Notamment avec une présentation du fléau. Le passage du fléau à la batteuse s'est fait lentement et irrégulièrement entre 1850 et 1950. J'ai encore entendu le battement rythmé des fléaux de la Maison Rouge, à Corjolens, dans les années 1940.



## LES TAUPES ET LEURS QUEUES

Sur cette photo, mon oncle Michel Chatagny, d'Onnens, est allé *aux taupes*. Le patron du domaine va lui-même déloger ces fousseurs? A partir des années 60, le taupier a été remplacé par d'autres moyens, notamment par des produits chimiques... et chez Chatagny par le patron lui-même! Etonnant, car ce travail était confié au taupier, nommé jadis par l'assemblée communale et rétribué d'après le nombre de queues qu'il présentait au contrôleur désigné par la commune.

La taupe est un terme ambigu qui peut désigner plusieurs espèces de petits mammifères fousseurs - mulots, campagnols, derbons - vivant dans des galeries souterraines. Pour distinguer mulot et campagnol, se référer à un site internet qui porte ces noms. Quant aux *taupes* tenues par mon oncle, il s'agit de campagnols terrestres. Le derbon est bien moins nuisible que le campagnol. Ce dernier est un redoutable ravageur de plantes cultivées. Un collègue m'a communiqué au sujet des queues de taupes: « Mon père, huissier communal, comptait les queues des taupes. Il remettait un bon au taupier (souvent, un copain d'école). Consciencieusement, mon père brûlait ensuite ces queues dans le fourneau de la cuisine. Je crois me souvenir qu'il avait 5 ct. par queue pour faire ce travail et qu'il avait ainsi pu offrir à ma mère un fer à repasser électrique. »



## UN COUP D'ŒIL SUR LE CHÂTEAU DE SURPIERRE



Le château de Surpierre que j'ai photographié depuis le chemin abrupt des Roches, entre Surpierre et Villeneuve.

Bref rappel historique: de 1536 à 1798, le château est la résidence du bailli (bailliage de Surpierre); de 1803 à 1847, du préfet (préfecture de Surpierre). En 1850, l'État vend le château à une famille française.

En 1951, M. et Mme Max et Erica Bürki achètent le château et le restaurent complètement.



La vue d'ensemble du château de Surpierre: dessin de Claude Simonet qui était professeur à St-Michel. Ce dessin est sur la couverture de la brochure historique que j'ai écrite en 1963.

## SAINT-SYLVESTRE

Si on me demandait les noms de deux églises dont la situation offre une vue exceptionnelle, je citerais celle de Chapelle/Gillarens et celle de Saint-Sylvestre, *St. Silvester*. La vue prise à partir de cette église de la Singine couvre le pays allant de Chevilles (Giffers) et Tinterin (Tentlingen) à Fribourg. L'église de Saint-Sylvestre date de 1892. L'ancienne

chapelle a été complètement transformée. La principale rénovation a eu lieu en 1985. L'église abrite une très ancienne statue, celle du pape Sylvestre I<sup>er</sup> qui remonte à la deuxième partie du XIV<sup>e</sup> siècle.



## MON GRAND-PÈRE ET LES CHARRUES NOVATRICES

C'est mon grand-papa, Isidore Chatagny, paysan à Onnens, village où il était syndic qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle était représentant général des charrues Brabant pour la Maison Ott à Worb. Il parcourait le canton à vélo pour faire connaître des araires novatrices. L'un de ses trois agents était Joson Dévaud, paysan à Granges-la-Battiaz près de Villaz-St-Pierre. Joson Dévaud était le père de Mgr Eugène Dévaud, docteur en pédagogie, qui exerça les fonctions de professeur à l'Université, directeur de l'École normale d'Hauterive, rénovateur de l'école primaire fribourgeoise, chevalier de la Légion d'Honneur, auteur de prestigieux ouvrages diffusés dans divers pays et qui est décédé le 25 janvier 1942.

*François Ott, Worb*  
**CHARRUE BRABANT**  
 avec nouveau régulateur  
 levée et marche réglables, d'une entretien soignée et une  
 grande économie de force et de matériel.  
 1500 pèses de construction  
**MARCHE RÉGULIÈRE. — TRACTION LÈGÈRE.**  
 Exposition universelle de Paris 1889 : Médaille d'or



**Cinq grandeurs différentes**  
 CHAQUE PIÈCE EST GARANTIE  
**Grand dépôt de pièces de rechange**

**BUTOIRS**  
 entièrement construits en acier, se transformant en outils et accessoires  
 nécessaires du soc.  
**Simplex, pratiques et solides**



Représentant général : M. Isidore Chatagny, à Onnens.  
 Agents : MM. Fortin & Co., à Estery-sur-Lac.  
 Ernest Collin, à La Joux.  
 Joson Dévaud, à Granges-la-Battiaz.

*Annonce publiée dans « La Liberté »  
 le 4 octobre 1902*

## 1940 : LA DERNIÈRE VOLÉE DE NOUVEAUX INSTITUTEURS À HAUTERIVE



Ces *brevetés* de 1940 ont été les derniers admis à l'École normale d'Hauterive, en 1936. L'École normale a été fermée en raison d'une pléthore dans le corps enseignant. Aucune admission entre 1937 et 1943, date de la réouverture de l'École normale, non pas à Hauterive, mais à Fribourg, à la villa Diesbach située à la rue de Morat 237 (à l'époque).

La dernière classe d'Hauterive diplômée en 1940; premier rang de g. à dr.: Hubert Loup, Marcel Buchmann, Henri Terrapon, Marcel Gremaud; second rang: Edmond Pfulg, Joseph Seydoux, Gérard Moura, Léon Chassot, Alphonse Thévoz, Louis Joye, Roger l'Eplattenier



**SOUVENIRS**

Les foins à Montbarget au Crêt, en 1940.

Photo prêtée par M<sup>me</sup> Cécile Seydoux, Le Crêt

### « FAIRE LES FOINS »

Un peu de vocabulaire au sujet de *faire les foins* au Crêt, photo parue dans *La Liberté* du 7 novembre 2018. Sur le char, le patron - ou le domestique - met *la presse*. La patronne - ou la servante - peigne le char de foin. L'andain de foin est appelé *tôle* en patois francisé (*toula* en patois.) Le garçon garde le cheval immobile entre les deux limonnières; son *tablier* est un morceau de sac avec du *Tavanol*, produit pour le protéger des *tavans* (des taons.)

## TRAVAILLER SUR LA VOIE

La méfiance envers l'implantation d'industries - considérées comme sources du socialisme jugé dangereux par l'Église et par l'État conservateur - rendait quasiment nulles les possibilités d'embauche dans notre canton jusque dans les années 1950-1960. Seuls débouchés : s'engager comme domestiques ou servantes, ou partir dans d'autres cantons, spécialement à Genève, ou enfin, pour les hommes, aller travailler *sur la voie*. A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle - la ligne de chemin de fer Fribourg-Lausanne a été inaugurée en 1862 - les tâcherons s'en allaient à pied, sac au dos, jusqu'à la gare voisine où les attendait leur dur labeur... (Photo Notre Histoire, coll. G. Savary)



## UN CURÉ ET SES ABEILLES...

Chaque paroisse avait jadis son curé et celui-ci, en plus de son ministère, était assez souvent apiculteur et/ou caissier de la Raiffeisen... s'il était travailleur. Situation qui a duré jusque dans les années 60. Coutume aussi disparue : le curé allait *bénir les granges*, l'occasion de passer dans les familles.

Sur la photo, les ruchers de l'abbé Joseph Colliard, curé-doyen de Dompierre à partir de 1895. Il fut président de la Fédération fribourgeoise d'apiculture dès sa fondation en 1915, jusqu'en 1929. Il est décédé en 1932.



*Près de la cure de Dompierre avec le curé Joseph Colliard et ses ruchers*

## ÉPOQUE OÙ LES BISTROTS ÉTAIENT PLEINS...

Un dimanche après-midi dans les années d'autrefois. Chaque village a son ou ses bistrot(s). Le *vendage* - ainsi appelait-on la salle à boire - regorge de consommateurs. Et de fumée! *Photo: En Gruyère, en 1892, Musée national suisse*

Pas de femmes au bistrot à cette époque. Certaines tablées sont réservées aux *jasseurs* ou aux joueurs de *putz*; des cris fusent: *atout, bock, chibre, trois cartes et schteck, deux cents des bourgs, pomme, trèfle atout*.<sup>1</sup> On boit volontiers de l'Algérie, plusieurs fois *trois de Mostaganem*, ou des demis de blanc, du fendant, du La Côte moins cher que du Lavaux; le Cheyres et le Vully ont une réputation de piquette. A certaines tables, des *pèdzes* du dimanche après-midi - dont quelques-uns sont des domestiques - se saoulent lentement. Vers cinq heures, quand ils rentrent pour *gouverner*, certains tiennent toute la route...en hurlant parfois des cantiques!



<sup>1</sup>Pour le vocabulaire relatif au jeu de cartes, voir le site «27. La putze ou pomme», ou autres sites relatifs au Jass. On trouve diverses graphies: le ou la putz(e), le stöck, le bour, bauer ou bourg, un pli ou une plie, etc.

## AU TEMPS DES RÉTAMEURS

Un temps pas si ancien puisque ceux et celles du troisième âge s'en souviennent. C'était le temps des économies : on ne jetait rien, ou le moins possible, on réparait. Ainsi, le rétamateur - appelé par la population le *potier* - s'installait à Onnens entre les douves du jeu de quilles, près de l'auberge. Les ménagères lui apportaient cuillères, fourchettes et louches (les *potzes*) dont l'usage avait terni l'aspect. Tous ces ustensiles étaient plongés dans un bain d'étain bouillant qui leur redonnait l'apparence du neuf.



**SOUVENIRS** Rétameurs à Bulle, en 1925. © Classon Musée gruérien Bulle

Un autre personnage recommandait la vaisselle cassée ou ébréchée, les pots, tasses, assiettes, soupières, en appliquant des agrafes et en colmatant les brèches. La salive était parfois un adjuvant nécessaire pour le colmatage...

## JARDIN ET PLANTAGE : TERMES EN USAGE DANS NOS RÉGIONS

Dans nos régions, on ne parle pas du jardin potager. Le *potager* - autrefois à bois, aujourd'hui électrique ou à gaz - est installé à la cuisine et il porte aussi le nom de fourneau-potager. Le jardin est à proximité de la maison d'habitation et on y cultive surtout de la salade, des haricots, des pois, des poireaux, des carottes, des oignons, des fines herbes...

Quant au *plantation*, il est établi à quelque distance de la maison et même en pleine campagne. On y trouve essentiellement *les gros légumes* qui exigent moins de soins : pommes de terre, choux, betteraves, rutabagas... Dans mon enfance, à l'école d'Onnens, on avait un jardin et deux *plantations*. Le cercle scolaire étant formé de trois communes, celle d'Onnens mettait un jardin à la disposition du régent près de l'école et celles de Lovens et Corjolens chacune un *plantation* sur territoire de leur commune, à la limite avec Onnens. Et, de mon temps, les motoculteurs n'existaient pas. *Bosser au plantation* : pas une sinécure !



*Dames au jardin*

## TILI DE NORÉAZ

Chaque village avait jadis ses personnages bien typés. Quel visage original évoquer pour le Noréaz d'autrefois? On m'a parlé de Tili. Elle s'appelait Ottilie. Une brave femme qui vendait des fleurs en papier. Elle s'en allait livrer sa marchandise par les maisons, et même au marché, avec sa vieille poussette. Ça lui arrivait de revenir chez elle un peu saoule .



Elle habitait avec son frère César, bûcheron. Tili vivait en bas, et lui en haut. Pas d'escalier, ni intérieur, ni extérieur pour gagner l'étage supérieur. César y accédait par une échelle. Tili, dont le gîte n'était guère chauffé, aimait prolonger des soirées d'hiver sur le fourneau, dans une ferme accueillante. Mais, quand l'heure avançait, Tili disait à ses hôtes: « Allez seulement au lit! » Elle serait restée sur le fourneau toute la nuit...

## LA PLACE DU CHANT

Le chant a occupé une large place dans ma vie. Dans mon village d'Onnens, au Pensionnat Saint-Charles, à l'École normale, à Surpierre où j'ai dirigé la chorale paroissiale pendant une dizaine d'années.



Sur cette photo, je suis au second rang, le deuxième depuis la droite avec un béret basque, en compagnie du chœur d'hommes d'Onnens, lors d'une promenade vers 1950.

Les musiciens avec qui j'ai chanté apparaissent dans l'ordre présenté sur la photo des quatre chefs de chœur. J'ai fait partie en 1947 de la dernière classe de l'École

normale qui ait eu l'abbé Bovet comme professeur de chant, durant une année. Son successeur fut l'abbé Pierre Kaelin. Comme membre de la chorale des instituteurs de la Broye, j'ai chanté sous la direction de Bernard Chenaux. Enfin, Michel Corboz fut non seulement un camarade de l'École normale, mais j'ai participé - notamment à l'Oratorio de Noël - sous sa direction avec le chœur qui a précédé la création de l'Ensemble vocal de Lausanne. Je n'aurai garde d'oublier mon papa, un très bon musicien, qui dirigeait la Société de chant d'Onnens où je chantais durant mes vacances, au temps où je fréquentais l'École normale.



## CAMPAGNE D'AUTREFOIS

L'illustration est signée Rina Rio dans *Mon premier livre de lecture*, cours inférieur, Fribourg, 1945. Un chapitre est consacré aux travaux de la campagne. Ceux-ci ont pour cadre le village de Nuvilly. On est au milieu du XX<sup>e</sup> siècle... Extraits :



- **Au jardin** : Marie nettoie une planche de jeunes poireaux, retourne une plate-bande, échenille un rosier, sème de la chicorée, rame les pois, repique, bêche, bine, sarcle ou ratisse
- **Les foins** : on fauche l'herbe; on épand les andains; on secoue le foin à la fourche; on le tourne et retourne au râteau jusqu'à ce qu'il soit bien sec; on l'entasse le soir en petites meules qu'il faut défaire le lendemain; on le charge enfin sur des chars.
- **Les moissons** : les enfants chassent les taons qui tourmentent les chevaux; ils étendent les liens sur le champ lorsque le moment est venu de lier les gerbes; ils apportent les repas aux moissonneurs.
- **La charrue** : les charrues déchaument les champs, retournent la terre pour les semences d'automne.
- **Le bétail** : les chevaux traînent la charrue et la herse, tirent la faucheuse, la râteleuse, les gros chars de foin ou de blé. Il y a dix belles vaches blanches et noires et, à leur suite, les génisses. Marguerite, la servante, apporte aux cochons une épaisse bouillie de son, de pommes de terre, de légumes et des restes de la cuisine avec une tombée de lait.
- **Au verger** : on remplit les claies du fruitier; on sèche des fruits. L'oncle Gustave soigne son verger, il taille les arbres, les émonde, les greffe, les chaule, les échenille.

## MA GRAND-MAMAN EUGÉNIE CHATAGNY-GUISOLAN ET LE CHÂTEAU D'EN BAS



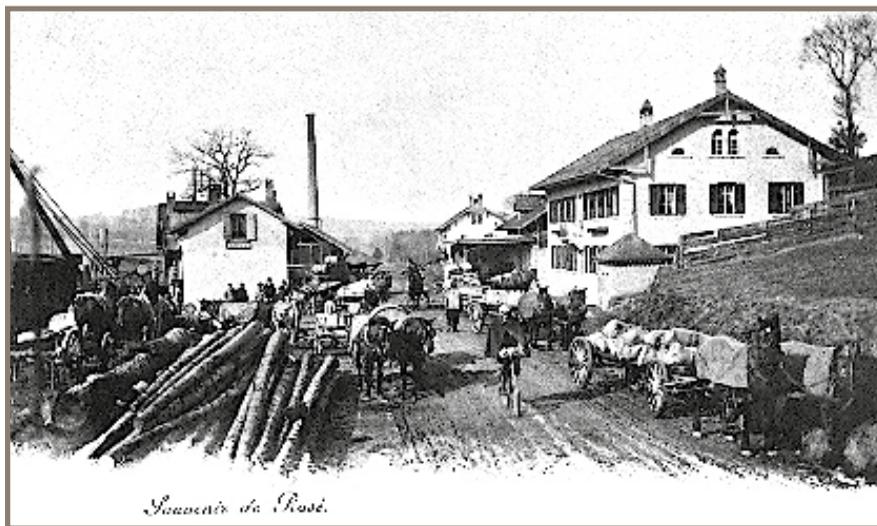
Née le 15 février 1878, elle était la fille de Lucien Guisolan et de Pauline, née Peiry, de La Riedera. Elle habite à Onnens la maison dite *Château d'En Bas*. De fermier, son père Lucien était devenu propriétaire. A l'âge de 18 ans, Eugénie épouse Isidore Chatagny, de Corserey, de 20 ans son aîné. Isidore est fils de Jean-Joseph et de Joséphine, née Rossier, de Grandsivaz (ferme du Bou d'érê). Eugénie est morte en couches à l'âge de 36 ans, à son treizième enfant, le 9 janvier 1914. Ma maman était l'aînée. Isidore s'est remarié en 1915 avec Marie Joye, de Mannens. Il est décédé le 12 juin 1927.

Jadis, le *Château d'En Bas* a toujours appartenu à des patriciens. Rappel historique de cette belle demeure: « À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on y trouve Joseph Nicolas Bruno de Maillard, ancien banneret de Fribourg et ancien bailli de Farvagny. Il est membre du Conseil des Soixante. Il s'agit des soixante familles patriciennes qui monopolisaient les fonctions publiques. Puis le *Château d'En bas* passe aux de Féguely, probablement à François-Xavier, reçu bourgeois d'Onnens en 1793, et il est habité par une famille Gottofray. Le 2 mai 1811, il est acheté par Charles-Claude-Esprit de Rigot, marquis de Montjoux, et son épouse Françoise-Catherine-Sabine d'Agoult. Il s'agit de royalistes français réfugiés en Suisse au temps de la Révolution française, qui acquièrent également la Riedera. Leurs stèles funéraires ont été appliquées en 1911 sur une façade de la nouvelle église d'Onnens. En 1837, les héritiers du marquis de Montjoux vendent la propriété à Marie-Julie-Barbe d'Affry. En 1865, cette maison de maître est achetée par Louis-François-Nicolas Von der Weid. En 1876, le fermier Lucien Guisolan, originaire de Noréaz, est acquéreur de la maison de maître et du domaine. »



*Maison  
Chatagny:  
Château  
d'En Bas*

## LA GARE DE ROSÉ, CENTRE RÉGIONAL



Le 11 juillet 2005, la démolition de la gare de Rosé a été accueillie avec une certaine indifférence. Et, pourtant, pendant des décennies - avant le développement de l'industrie et des maisons de transport - elle fut un centre commercial, artisanal et agricole pour une vaste région allant de Mannens dans la Broye à Torny dans la Glâne. Lors de l'ouverture de la ligne Fribourg-Lausanne en 1862, il n'y avait pas de gare à Rosé. Elle put être inaugurée le 1<sup>er</sup> août 1880 à la suite d'une pétition. Son développement a nécessité une reconstruction en 1943. Le premier chef de gare de Rosé avait le temps, dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle - assurait ma maman - de monter se désaltérer entre deux trains à la pinte d'Onnens, maison Chatagny où habitait ma maman.

### NAISSANCE D'UN ALMANACH DANS LA MAISONNETTE « AU RAMONEUR »

L'almanach, c'est l'*Almanach Hachette*. Son créateur est Victor Tissot (1844-1917), grand écrivain, journaliste et mécène qui a légué sa fortune et ses collections à la Ville de Bulle (origine du Musée gruérien). Or, Tissot, qui fut rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne* et du *Figaro littéraire*, est venu de Paris à Estavayer, ville dont la description poétique qu'il a rédigée est dédiée au Dr Louis Thürler.



Tissot a logé, m'a assuré l'abbé François-Xavier Brodard, écrivain et historien, à l'ancienne

poste de la rue de Chavannes, le beau bâtiment situé en face du Musée, propriété aujourd'hui de François Bourqui. Son directeur était le fortuné Arthur Porcelet. Cette propriété est dotée d'une maisonnette qui s'élève sur le rempart de La Chaussée, au fond du jardin. Elle est surmontée d'une cheminée coiffée d'un ramoneur. C'est là que Victor Tissot a jeté les bases de l'*Almanach Hachette*.

## L'ÉCOLE DE CORMÉROD, L'UNE DES PREMIÈRES ÉCOLES SECONDAIRES!



Ce beau bâtiment est l'école de Cormérod. Elle porte un nom depuis sa fondation qui a eu lieu en 1873: *la Bersetia*. Toute une longue histoire dont le héros est Jean-Joseph Berset, de Cormérod (1813-1875). Il est parti à Dresde, en Allemagne, après ses études au Collège St-Michel. Précepteur dans une famille riche, il a épousé Marie Müller, la fille de la maison. D'où sa grande richesse, d'où aussi sa générosité. Parmi ses nombreuses libéralités, la construction de la *Bersetia* à Cormérod, censée devenir un orphelinat, mais ouverte comme école secondaire. Un maître que l'on peut qualifier d'exceptionnel grâce notamment à ses écrits, Alexandre Perriard, y a enseigné de 1876 à 1887, avant de devenir inspecteur des écoles de Sarine-Campagne et du cercle de justice de paix de Cournillens. L'école secondaire de Cormérod est devenue l'école régionale de Courtion.

À son retour d'Allemagne, le couple s'est établi dans sa magnifique propriété située près de Berne, à Melchenbühl. L'épouse de Jean-Joseph Berset, Marie, est célèbre. La Fondation Berset-Müller, créée conformément au testament de Mme Marie Berset-Müller du 2 mars 1894, a pour but de créer et d'entretenir, sur la propriété de Melchenbühl, près de Muri (Berne), un asile destiné aux personnes âgées et honorables, de confession chrétienne et de nationalité suisse ou allemande, ayant rempli pendant au moins vingt ans en Suisse les fonctions de maître ou maîtresse d'école, ainsi qu'aux veuves de ces maîtres et instituteurs. Une rue porte encore son nom à Dresde, la Müller-Berset-Strasse.

## RAMBOUILLET



Vous vous trouvez entre Hauterive et Arconciel/Marly, après le pont. Le bâtiment de gauche était l'auberge d'Hauterive, construite en 1906 à proximité de l'usine électrique créée en 1902. L'auberge était la propriété des Eaux et Forêts devenues les Entreprises électriques en 1915. En raison de sa situation et, paraît-il, des *pèzdes* d'Arconciel qui y *traînaient*, sa durée fut éphémère.

En 1916, le restaurant fut attribué à l'École normale d'Hauterive, formatrice des maîtres des écoles primaires entre 1859 et 1940. En 1924, le bâtiment a hébergé une école fréquentée par les enfants des ouvriers de l'usine et des fermes de la région. Dans cette école - appelée aussi classe d'application - les étudiants d'Hauterive sont venus apprendre à pratiquer leur métier. Le bâtiment a été appelé Rambouillet... par comparaison humoristique avec le premier salon littéraire et artistique ouvert à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle par la marquise de Rambouillet, dans l'hôtel qui portait son nom...



## PHOTO DES TEMPS HÉROÏQUES !

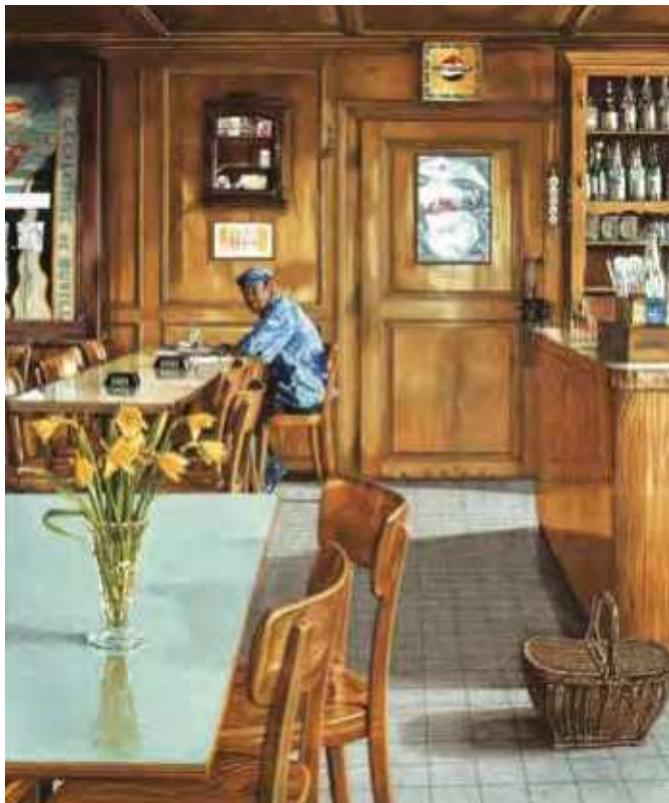
Dans une ferme de jadis, pas d'attelage, ni vaches, ni bœufs, ni chevaux. Que ce soit le patron et la patronne, ou un domestique et une servante qui tiraient la herse, la conclusion est la même : c'est une tâche des plus harassantes.

Parfois, on mettait un poids sur la herse, une grosse pierre par exemple, pour que les dents de la herse pénètrent mieux dans le sol. On m'a raconté que, dans une ferme, le patron ne supportait pas que le grand-père ne puisse plus travailler. Il l'avait mis sur la herse...

## EN SOUVENIR DES BISTROTS QUI SE SONT FERMÉS

Le village était une communauté. Les gens se connaissaient et se rencontraient à l'église, à la laiterie, au bistrot... Le *vendage* du Café du village, spécialement après la grand-messe du dimanche et durant le dimanche après-midi, regorgeait de monde, de fumée et de trois décis. En ce temps-là, les gens discutaient, bataillaient, le ton montait... À la maison, la maman était *grindze* parce que le papa n'arrivait pas pour dîner ! En semaine, le bistrot accueillait les habitués. L'un d'entre eux venait tous les jours. En entrant au *vendage*, il levait trois doigts en précisant : *trè*, (trois en patois). Et les trois décis d'Algérie arrivaient.

Voici un bistrot de chez nous peint par Jean-Louis Tinguely (1937-2002), un grand peintre fribourgeois. Ce fils de régent a vécu à Bulle, à Nuvilly, en Bourgogne et en Valais. Il a exercé son art avec une précision proche du raffinement, accordant sa préférence au milieu rural qu'il évoquait souvent sans personnages, mais par des objets que ceux-ci venaient de quitter : un panier, une brouette, une charrette, un verre... En 1973, il a reçu la Bourse fédérale des beaux-arts et il a exposé la même année à Paris. Une publication intitulée *La célébration du réel* a rendu justice à cet artiste qui a traversé près d'un demi-siècle à l'écart des courants et des modes, avec pour idéal la célébration du réel.



## 1952 : GRANDE MISSION DANS LA PAROISSE D'ONNENS, LOVENS ET CORJOLENS

C'était au temps d'une pratique religieuse à 100%, ou presque. La Mission avait lieu tous les dix ou douze ans. Il s'agissait d'un temps prolongé de prières, messes, chemins

de croix, illuminations à grand renfort de bougies – 250 attachées à des clous –, sermons, confessions, communions, restitutions de biens mal acquis, réconciliations...

La mission comprenait aussi des réunions spéciales pour les pères de famille, ou pour les mamans, les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants. Matin et soir, les paroissiens se retrouvaient à l'église. Les 10 à 15 jours de prières et de cérémonies de la Grande Mission se terminaient par l'implantation d'une croix. En 1952, dans la paroisse d'Onnens, celle-ci fut placée sur le territoire de la commune de Corjolens – rattachée à Avry depuis l'année 2000 –, à la limite Onnens-Corjolens (route Onnens-Rosé).

Photo de la bénédiction de la croix de la Mission sur territoire de Corjolens; tout à droite, mon papa, le régent Jean Barras, directeur de la société de chant.



## LA BUSE



*La Liberté* du 15 juin 2018 a présenté un fait rare: un paysan de Farvagny a été attaqué par une buse. Probablement voulait-elle protéger ses petits. Mais ce rapace ne doit pas être considéré comme dangereux. A Saint-Charles, à Romont, le chanoine Jean Vermot, professeur de latin, traitait de buse un élève en difficulté. L'expression *quelle buse* signifie: - quelle cloche! - quel idiot! - quel ignare! etc. La buse est assimilée à la stupidité... Mais, soutenons néanmoins la cause de la buse, très répandue depuis qu'on ne la tue plus pour un oui ou un non puisqu'on s'est aperçu qu'elle protège les cultures de tous les petits rongeurs, dont elle se nourrit. Elle n'a rien de particulièrement stupide. En fait on ne sait pas pourquoi on assimile la buse à la stupidité, pas plus que l'âne, dont on sait maintenant qu'il est intelligent... (Photo illustrant l'article de *La Liberté*)

## IL Y A CHÈVRE ET CHÈVRE...

À gauche, celle dessinée par Teddy Aeby dans le syllabaire *L'Épine en fleur* (1962). Quant à celle de droite, elle était reliée au creux à purin situé en dessus, à la ferme. Un dispositif, au creux, permettait d'ouvrir et de fermer l'écoulement du purin. Lorsque la caisse à purin ou la *fuste* était pleine, un hurlement ou un coup de sifflet indiquait à celui qui était au dispositif du creux, de le fermer. J'ai connu un rigolo qui attendait avant d'obéir. Rage de celui qui était à la réception du purin : il se faisait arroser...



## UNE ÉVOLUTION PRODIGIEUSE DANS LE BATTAGE DU BLÉ

L'évolution des machines agricoles a profondément marqué le changement des activités paysannes. Le battage des céréales, du fléau à la moissonneuse-batteuse, a les caractéristiques d'une véritable révolution. Il y eut les premières batteuses mobiles (photo), comme aussi des batteuses fixes installées à la ferme, et parfois une batteuse centrale achetée par la commune. Enfin la moissonneuse-batteuse qui *tout fait* : faucher, battre, mettre en gerbes... Assises sur le timon de la batteuse, Colette, ma femme et Bernadette, ma fille. Photo prise à la *tractobénichon* à Corserey (fête des anciens tracteurs et des travaux de jadis).



## AU TEMPS DES VOILES...

Cette photo date de 1941. On est à Montagny-la-Ville. Les deux religieuses et ma sœur Marguerite, sur la voiture hippomobile conduite par le fermier Pierre Gendre, s'en vont à Léchelles chercher des cartes de rationnement. *Les Fauvettes* actuelles étaient à cette



époque un orphelinat et une école ménagère appelée *École de service de maison*. L'institut est devenu pensionnat en 1960 et EMS en 1992.

La directrice de l'*École de service de maison* suivie par ma sœur Marguerite était Sœur Marie-Alexandre Pernot, une religieuse française compétente, coauteure du manuel officiel des écoles ménagères intitulé *La Mai-*

*son*. Mais elle était vieille France, pétainiste. Elle faisait chanter à ses élèves *Maréchal nous voilà* ! Les religieuses de Montagny étaient des Sœurs de la Providence de Langres.

## LES ANCIENS FOURS À PAIN

Domage ! D'anciens fours à pain communaux ou privés ont disparu ou tombent en ruines. C'est un pan de la vie d'autrefois qui s'efface. Fort heureusement, il existe des exceptions, par exemple à Neyruz et à Torny-le-Petit.

Jadis, une assemblée réunissait ceux qui faisaient leur pain au four communal. L'heure et le jour de chacun étaient définis. Le premier utilisateur du four devait *dérondre* le four, le chauffer. Il utilisait pour cela une quinzaine de fagots. En compensation, il avait droit aux cendres laissées par tous les autres usagers. Elles étaient utilisées pour la lessive ou comme engrais. Pétrir la pâte additionnée de levure exigeait de sérieux efforts confiés souvent aux hommes. En attendant la cuisson, la pâte était disposée dans les *bénons*, appelés aussi *bénétons*, tressés en paille de seigle dans la Broye par un artisan de Nuvilly.

Le four servait aussi à cuire les gâteaux - ces bons *cunyus* - appelés tartes par les gens des villes. Le vendredi, jour *sans viande* selon l'ordre de l'Église, le dîner consistait en soupe aux légumes et en gâteaux, aux cerises, ou aux pommes, au vin cuit, aux

pommes de terre, etc. Et, pour la bénichon, les cuchaules étaient cuites au four communal, ainsi que les pains d'anis, les *croquets*, les *cuquettes*, les beignets, les bricelets, les meringues...



*A Torny-le-Petit, un four à pain restauré*

## L'ORPHELINAT DE GILLARENS

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> - afin d'éviter les mémorables *mises* d'orphelins, ou d'enfants nés hors mariages ou parfois issus de familles perturbées - ont été créés divers orphelinats. Mais ceux-ci n'étaient pas exempts des turpitudes de la vie... Celui de Gillarens, appelé aussi Foyer Saint-Jean-Bosco, était à ses débuts une propriété léguée par

Jean Pache en 1864. Ce riche syndic et député de Gillarens a également été conseiller d'État - membre du Petit-Conseil - de 1843 à 1847. Il est aussi à l'origine de l'hôpital de Billens.



L'orphelinat de Gillarens, dirigé par des religieuses Ursulines, a longtemps accueilli des orphelines. Pas toujours bien traitées, comme dans la plupart des orphelinats de jadis. Cette institution a compté jusqu'à 50 filles. En 1987, l'orphelinat est devenu pour peu d'années une annexe du *Tremplin* de

Fribourg, annexe destinée à des dames toxicomanes. Pas tellement toxicomanes, m'a certifié l'agriculteur voisin du bâtiment! En 1993, des handicapés y ont été hébergés par la fondation Eben-Ezer. A l'heure actuelle, l'orphelinat de Gillarens est une dépendance du home-atelier *La Colline*, à Ursy et il accueille quelques autistes.

## LE CLOCHER DE SURPIERRE ABRITE DES CLOCHES VENUES DE PÉKIN

Comment des cloches chinoises sont-elles parvenues à Surpierre? À la fin de l'année 1859, les flottes franco-britanniques quittent l'Europe en direction de la Chine, après plusieurs années de conflits larvés et l'assassinat de nombreux missionnaires et de ressortissants européens.

### Le général Charles Cousin-Montauban et l'église de Surpierre

L'empereur Napoléon III nomme le général Charles Cousin-Montauban commandant en chef des troupes françaises de l'expédition en Chine. Le 21 septembre 1860, les Franco-Britanniques dispersent les Chinois près du pont de Palikao. Les opérations



se poursuivirent en octobre par le sac du Palais d'Été, la prise de Pékin et la défaite de l'Empire de Chine. Les sanctuaires de la ville sont pillés. Les plus belles cloches sont dérobées, envoyées à Paris comme trophées et exposées à Versailles.

Les Allemands les ont prises lors de la guerre franco-allemande de 1870. Ces cloches, arrivées en Allemagne, sont vendues à des marchands de métaux de Mayence. A cette époque, la paroisse de Surpierre commande trois cloches à François-Joseph

Bournez, fondeur à Morteau, qui possède des fours à Estavayer-le-Lac. La fonderie d'Estavayer est dirigée par son beau-fils Charles Arnoux, contremaître.

Bournez s'adresse à ces marchands de métaux de Mayence qui lui vendent les six cloches chinoises, d'un poids allant de 300 à 600 kg. Elles arrivent à Neuchâtel contre remboursement et gagnent Estavayer par bateau. Charles Arnoux les examine et y remarque des inscriptions chinoises et des moulures antiques. Il les brise, les refond et coule les trois cloches de Surpierre en 1873.

Charles Arnoux lui-même fait part de l'origine des cloches au curé-doyen Nicolas Charrière, qui rapporte ce témoignage dans le *Bulletin paroissial* de décembre 1909.

## PRESTIGE DE PREZ-VERS-NORÉAZ ET ORATOIRE DU SACRÉ-CŒUR...

Aller à Prez, lorsque j'étais enfant, était une belle aventure. Après *le bois de Lovens*, ses ombres, sa fraîcheur et ses mystères, Prez apparaissait, avec son église dont le majestueux bourdon impressionnait et contribuait à donner une certaine noblesse à ce grand village voisin. Il y avait aussi le magnifique château-école - pas de comparaison possible avec la vieille école d'Onnens! -, des maisons plus cossues que celles de mon village, surtout la villa Schöpfer et sa tourelle. Et certains habitants chez qui je découvrais de l'urbanité ou des savoir-faire rares dans mon entourage. Il y avait Charles Rosset, buraliste postal et directeur de la fanfare, et son épouse, des gens aimables et distingués qui connaissaient bien ma maman;



Monique, la tailleuse, qui faisait nos pantalons, même des golfs; la coiffeuse à qui les clientes demandaient - avant les grandes fêtes - des soins capillaires moins sophistiqués qu'aujourd'hui, limités souvent au ravalement d'un chignon ou d'un *rouleau*; Paul Rosset qui régnait sur des capitaux à la banque, une maison plus belle qu'une cure, et ce n'est pas peu dire; Isidore Bonfils, un régent volubile qui écrivait dans *La Liberté* et violait dans la forêt de la Buchille les places de champignons de mon papa, son collègue d'Onnens. Il y avait les Sœurs de Prez qui venaient parfois à l'école d'Onnens, *chez la Sœur*. Car on n'en avait qu'une, alors que Prez en comptait plusieurs! Des souvenirs des Sœurs de Prez? L'une d'entre elles, lorsque j'avais dix ou douze ans, m'avait montré ses avant-bras poilus. Une familiarité qui m'avait stupéfié, tant elle contrevenait à l'angélisme que j'attribuais à tout porteur d'un habit ecclésiastique! Il y avait encore Gaston Huguet, le rhabilleur qui savait tout *remettre*.

Prez, c'était aussi des oratoires. En se rendant à celui du Sacré-Cœur (qui est moins fréquenté aujourd'hui), presque à l'orée de la forêt de la Buchille, un garçon d'Onnens avait gravé dans un sapin le nom d'une fille de Prez... Il y avait enfin la chapelle de la Brillaz, dont la renommée demeure. Le curé-doyen Jean Bovet y escamotait jadis des chapelets de Salve. En chaire, dans son église de Prez, il s'insurgeait contre *les talons bobine et les bas pelure d'oignon*.

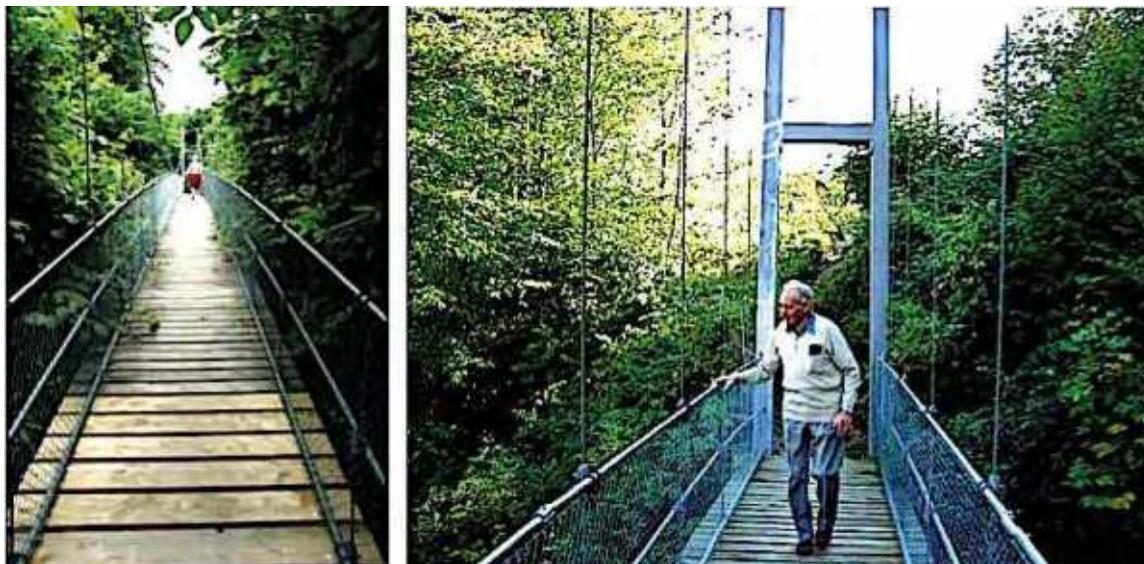
### ***Le culte du Sacré-Cœur***

Les tableaux du Sacré-Cœur sont devenus communs dans nos églises, nos chapelles, nos écoles et nos maisons dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de même que des statues dédiées

au même culte, ou des oratoires comme le Sacré-Cœur à Prez-vers-Noréaz, édifiés au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le 30 juin 1889, la ville et le canton de Fribourg ont été consacrés au Sacré-Cœur par les autorités cantonales. C'était la deuxième région du monde à se vouer à ce culte, seize ans après... l'Equateur présidé par Garcia Moreno. En 1899, Léon XIII mettait solennellement tout le genre humain sous la protection du Sacré-Cœur. L'historien René Rémond a montré comment, au XIX<sup>e</sup> siècle, cette dévotion s'est chargée d'une tendance hostile à la modernité.

## CREMIN, PRÈS DE PRARATOU, ET SON PONT SUSPENDU

Cremin - la plus petite commune du canton de Vaud - jouit d'une vue étendue sur les Préalpes fribourgeoises et sur les Alpes. Ce petit village vaudois est situé à proximité de l'enclave de Surpierre et son territoire avoisine celui de Praratoud. Une élévation est



connue sous le nom de Dent de Cremin. Avec un peu de chance, on peut y admirer une colonie de chamois. C'est à cet endroit que passe *le sentier aventures* venant de Lucens. Celui-ci offre 7 km de marche aux randonneurs désireux de découvrir les trésors de la région. Entre campagne, forêts, étang et pont suspendu, la balade est variée. Bien balisé, le sentier part de la gare de Lucens, monte sur Cremin et forme une boucle qui redescend vers le point de départ. Il emprunte un pont suspendu ignoré de beaucoup de monde pour rejoindre le village de Cremin. Sur ce pont, mon ami Gilbert Thierrin de Surpierre ne semble pas très rassuré... Cremin est en outre connu pour son swin-golf. C'est de Cremin que sont originaires les Badoux (avec x) tandis que les Badoud (avec d) sont originaires de Prévondavaux. Deux villages, l'un fribourgeois et l'autre vaudois, proches l'un de l'autre, mais de religions différentes.

## MATRAN A EU SES BAINS... PAS POUR LONGTEMPS : MAUVAISE GESTION !

Le curé Sebastian Kneipp (1821-1897) est à l'origine des thérapies naturelles et des bains de Matran. Il était condamné par son médecin. La lecture d'un livre sur l'efficacité de l'eau froide pour la santé lui redonna espoir. Grâce notamment à des bains en rivière en plein hiver, il guérit. Il élargit ses thérapies et soigna même le choléra. Dès 1855, il est envoyé au couvent de Wörishofen, ville devenue un lieu de cure renommé.



Sur cette photo prise lors de l'inauguration des bains de Matran le 26 mai 1895, le curé Etienne Descloux est au centre, une main sur le cœur. Tout à gauche, une doucheuse, à côté du curé Descloux, à gauche sur la photo, le Dr Bilguer, directeur des bains, l'autre prêtre est le Père Boniface Reile, représentant le curé Sebastian Kneipp - dont le nom est resté dans l'histoire - promoteur des thérapies naturelles. On ne sait pas qui est celui qui est généreusement appelé Juif... Le curé Kneipp est décédé deux ans après cette inauguration à Matran.

## L'ÂNE GRIS DE PROVENCE À LA CROIX DE SAINT-ANDRÉ



J'ai photographié naguère ce charmant animal à la Fondation pour le cheval, à Maison Rouge, à Les Bois, dans les Franches Montagnes. C'est un âne de Provence. Il est robuste, de petite taille, calme et patient, réputé facile à dresser. Il se caractérise par sa robe grise garnie d'une bande cruciale foncée dite *croix de Saint-André*. La *raie de mulet* ou bande dorsale va de la nuque à la queue et la *raie scapulaire* relie les deux épaules en passant par le garrot. Cet âne

est utilisé en attelage, pour des randonnées et le débroussaillage. L'âne du Cotentin (dans la Manche), a les mêmes caractéristiques. Il y aurait une différence dans la taille... Saint André - l'apôtre frère de Saint Pierre - a été crucifié sur une croix formant un X.

## À ARLENS, HAMEAU DE BLESSENS



En balade dans la campagne glânoise - quel calme! - je me suis arrêté le 13 juillet 2018 à Arlens, hameau du village de BlesSENS. La ferme de M. et Mme Marcel Conus a tout spécialement attiré mes regards. Tous deux sont des passionnés de fleurs, comme en témoigne cette photo!

## « PORTER LE BON DIEU »!

Cette photo de Simon Glasson présente le curé de Vuippens, Léon Gapany, qui apporte la communion à un malade et qui va probablement lui administrer les derniers sacrements. Comme enfant de chœur, au début des années 1940, j'ai accompagné mon curé dans de telles circonstances. Dès que je voyais une personne assez éloignée, je devais agiter la clochette et cette personne se mettait à genoux... ou partait se cacher. Et la scène du curé donnant l'extrême-onction au malade était plutôt traumatisante pour l'enfant de chœur... L'expression populaire était : le malade a été *administré*. Au lieu de

porter la communion, on disait *porter le Bon Dieu*. Expression usitée aussi ailleurs dans la chrétienté. J'ai pensé au *Bon Dieu de Chemillé* d'Alphonse Daudet. La première phrase contient l'expression *porter le Bon Dieu*.



Vatppens, 1943, curé Gapany; photo Simon Glasson

Le Bulletin de l'Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie de mai 1990 écrit au sujet du curé Gapany: «Les personnes d'un certain âge se souviennent de l'intransigent prêtre Léon-Joseph Gapany (1884-1956), curé de Sorens de 1913 à 1919, puis de Vuippens de 1919 à 1953.»

## UN VITRAIL CRÉÉ À SOFRAVER, À ROSÉ [COMMUNE D'AVRY]



DEVISE D'AVRY :

**INVIA VIRTUTI  
NULLA EST VIA :**

**RIEN N'EST IMPOSSIBLE  
À LA VERTU.**

C'était aussi la devise de Henri IV, roi de France de 1589 à 1610. C'est lui qui a promulgué l'Edit de Nantes, qui accordait la liberté de culte aux protestants.

Dès sa jeunesse, le futur roi prit comme emblème Hercule, symbole des travaux pénibles et glorieux et il choisit sa devise.

Vitral Sofraver

Sofraver, une industrie fondée par Charly Biemann, d'Avry, a aussi créé jadis des vitraux. L'un d'entre eux présente les armoiries d'Avry, qui sont les mêmes que celles de la famille d'Affry qui a son origine à Avry. La devise *In via virtuti nulla est via*, Rien n'est impossible à la vertu - était la devise de la famille d'Affry, ainsi que celle d'Henri IV, roi de France.

C'est en 1964 que la Maison Importverres SA est fondée et qu'elle construit ses locaux à Rosé. L'entreprise, bientôt reprise par Charly Biemann, se lance dans le négoce de verre. Elle reçoit, grâce à sa propre voie de chemin de fer, de divers pays européens, des wagons de verres emballés dans les caisses, qu'elle revend à la pièce ou découpés selon les dessins des clients. Les débuts sont modestes : on ne compte que 4 salariés la première année. L'évolution du marché et l'arrivée de revendeurs étrangers décident le directeur, Charly Biemann, à une reconversion. L'entreprise se lance, dès 1970, dans la production de vitrages isolants. L'usine de Rosé s'appellera dès lors Sofraver SA.

Les d'Affry... à Avry. Dans l'ouvrage *Louis d'Affry*, de Georges Andrey et Alain-Jacques Tornare, il est écrit que les vestiges d'un ancien château ayant appartenu à la famille d'Affry étaient encore visibles à Avry à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces vestiges remontant au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle se trouvaient au bois de la Crétaz. Le bois n'existe plus. Seul subsiste le lieu-dit *En la Cretta*, en dessous de la ferme Rossier, au Covy.

## TRESSER UN PANIER



Une corbeille, une petite corbeille à une anse - un *krebillon* -, et différentes sortes d'autres paniers étaient jadis censés être tressés par des vanniers. Ceux-ci, souvent appelés *bohémiens*, installaient leur roulote dans un coin isolé du village et passaient vendre leur production dans les maisons. Dans certains endroits, ils vendaient peu car des gens habiles de leurs mains, habitant le village, savaient tresser des paniers. C'était souvent des paysans. Ils s'adonnaient à

celle tâche pendant la saison dite mauvaise, hors du temps des gros travaux. Pour que les paniers soient bien réguliers et les corbeilles bien rondes, une grande habileté et une longue expérience étaient indispensables. Tresser un panier exigeait peu d'outils, pas de colle ni de vis, que la matière première, de l'osier - appelé *vuji* en patois - coupé dans des haies.

Je n'ai pas de référence pour cette photo. Sans doute une photo de mon beau-frère Gérard Périsset, journaliste. Jean-Marc Pillonel (responsable de Sympaphonie), un de mes anciens élèves de l'EN, a reconnu le vannier. Voici ce qu'il m'écrivait :

« Concernant la photo du *vannier*, il me semblait que c'était Monsieur Jungi de Morens. J'ai demandé confirmation à maman et voici sa réponse : "Très belle photo ! Bien sûr que c'est M. et Mme Jungi qui habitaient dans la petite maison isolée au bord des pistes, côté Payerne. Tu t'en souviens ?" On peut préciser que M. Jungi était alors ouvrier, probablement à la briqueterie. En tant qu'ouvrier, il faisait de la vannerie pour élever sa famille. On dirait aujourd'hui pour arrondir les fins de mois. »

## 1952 : ÉCOLE DE RECRUES



À Yverdon, le jour de mes 20 ans, le 3 octobre 1952. Je suis le premier, tout à droite, avec le mousqueton No 956 338. Je n'ai pas du tout la mémoire des nombres, mais celui-ci, on l'a tellement répété en criant qu'il est ancré dans la mémoire... (Le mousqueton a été en usage jusqu'en 1957.)

L'année 1952 est encore proche de 1945, fin de la guerre mondiale. La discipline et les exigences au point de vue physique n'ont encore guère changé. Je suis canonnier d'infanterie. En 1952, c'est la dernière école où les canons sont encore tirés par des chevaux... ou par les recrues, comme sur le dessin du *caninf* de Raymond Meuwly.

Des soldats du train figurent parmi nos camarades. Il nous arrive de les remplacer en étant garde d'écurie...



## LE POULAILLER, OU LA POULAILLÈRE

Une œuvre d'Albert Anker, né et décédé à Anet, appelé parfois notre peintre national, un artiste extraordinaire au service de la vie ordinaire.

Cette *Jeune fille et ses poules* date de 1865. Rien à voir avec les poules en batterie, ou avec les grands élevages au sol... Il y avait jadis dans presque toutes les fermes - et même chez les non-paysans - un poulailleur, appelé parfois *une poulaille*, avec un nombre de poules restreint. Pourquoi *poulaille*? Poulailleur se traduit de plusieurs façons en patois, notamment par *poulayère*, qui est féminin.

## LA TUFFIÈRE, À PROXIMITÉ DE CORPATAUX

Mon papa est né à La Tuffière en 1891 avant d'habiter le village de Corpataux. La maison qu'il habitait à La Tuffière a été démolie.

En 1835, M. Jacques Biolley, maître tuffier - exploitant de tuf - à Corpataux, a reçu l'autorisation du Conseil d'État de construire à La Tuffière un pont suspendu reliant Arconciel à Corpataux. Pour l'utiliser, il fallait s'acquitter d'un péage dont la durée était de 99 ans. La maison qui se trouve à l'entrée du pont abritait le percepteur des péages. La constitution fédérale de 1848 a aboli les douanes et péages intérieurs. Mais ce n'est qu'en 1909 que le Conseil d'État a supprimé ce droit de péage. En 1911, l'ouvrage a été déclaré intercommunal et une indemnité a été versée au propriétaire. Le pont fut consolidé en 1914. L'augmentation du trafic routier au cours du XX<sup>e</sup> siècle a nécessité son remplacement. Une clé de répartition des coûts entre les 46 communes concernées par cet ouvrage a été établie. Le pont suspendu de La Tuffière a été démoli le 28 août 1971 et le nouveau pont en béton armé a été inauguré le 2 septembre 1972. En 2015, il a été complètement rénové. Renforcé, il a été aussi doté de deux trottoirs.

Une carrière de tuf a été exploitée à La Tuffière jusqu'en 1950. La pinte de La Tuffière, fermée au début des années 2000, était fort appréciée pour les truites qu'on y consommait. Jadis, une pisciculture était toute proche de la pinte.

### *La carrière de tuf exploitée jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle*



## ÉCOLE NORMALE ET MUSIQUE

L'école normale cantonale - avant l'existence de la HEP - a toujours veillé à une solide éducation musicale des futurs enseignants: solfège, chant, participation au chœur de l'École qui regroupait les étudiants de toutes les classes, cours de piano et d'orgue, de guitare, organisation de concerts avec solistes et orchestre. Un cours à option de direction chorale y était également organisé.



*Concert Mozart à Belfaux,  
le 20 mars 1992*

*Le quatuor de solistes est formé,  
de g. à dr., de Rosemarie  
Hofmann, soprano, Peter Sigrist,  
ténor, Marie-Françoise Schuwey,  
alto, Alain Clément, basse.*



*Grâce au professeur de chant Roger  
Karth - chef exigeant connu et  
apprécié - les concerts ont toujours  
bénéficié de critiques louangeuses.*

### *L'un des grands concerts donnés par l'École normale*

En 2003 a eu lieu la sortie de la dernière promotion de l'École normale cantonale.

## CROYANCES NAÏVES ET COUTUMES BIZARRES

Arrêtons-nous à des croyances aujourd'hui disparues, du moins sommes-nous tentés de le croire: le répit et ses chapelles.

Selon la croyance populaire, *le répit* est, chez un enfant mort-né, un retour momentané à la vie. Ce retour n'était possible qu'en certains sanctuaires, le plus souvent consacrés à la Sainte Vierge. On croyait percevoir un dernier spasme de vie, le temps de baptiser le bébé avant la mort définitive. De ce fait, l'enfant pouvait entrer au paradis au lieu d'errer

dans les limbes où il serait privé éternellement de la vision de Dieu... Et l'enfant pouvait être enterré dans un cimetière. Car on enterrait secrètement, de nuit, les enfants mort-nés. Dans certaines régions, ils étaient inhu-



més sous la gouttière de l'église, dans l'idée que l'eau ruisselant du toit aurait l'efficacité d'un baptême. Les enfants non baptisés n'étaient généralement pas enterrés au cimetière. Jacques Gélis a écrit *L'arbre et le fruit* (Fayard 1984), ouvrage qui analyse sur plus de 600 pages la naissance des enfants dans l'Occident moderne du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Un chapitre est réservé à l'enfant mort sans baptême.

La Suisse et les pays voisins comptaient en tout 450 sanctuaires à répit. Il n'était pas rare que les demandeurs effectuent plusieurs jours de marche ou plus de cinquante kilomètres pour implorer un miracle. Dans le canton de Fribourg, le Père Apollinaire Dellion et Serge Gumy indiquent les noms de quelques sanctuaires à répit : église de Chapelle-Gillarens, chapelle Sainte-Anne à Coppet près de Domdidier, la chapelle Sainte-Anne à Arruffens près de Romont, l'église de Notre-Dame de Tours, Notre-Dame du Bois à Villaraboud, la chapelle de la Sainte-Vierge à Cormondes/Dürrenberg.

Serge Gumy apporte des précisions au sujet des *résurrections* à la chapelle d'Arruffens (photo) : la mère va présenter l'enfant mort sur l'autel. Elle se met alors à prier fébrilement, guettant le moindre souffle de vie sur son enfant. Lorsqu'elle croit apercevoir un signe de vie, la mère le fait aussitôt baptiser, pour l'enterrer immédiatement après, en général dans les alentours immédiats du sanctuaire.

Lors de son assemblée plénière du 2 au 6 octobre 2006, la Commission théologique internationale a déclaré que « l'idée des limbes éternelles, comme lieu auquel sont destinées les âmes des enfants morts sans baptême, peut être abandonnée sans problème de foi... »

## LES FRIBOURGEOIS AVAIENT FAIM... ÉMIGRATION AU BRÉSIL EN 1819

Il y a deux cents ans : une époque trouble qui suit la Révolution et les guerres de Napoléon. Le pays connaît une crise économique suivie d'une désolante famine en 1816. Les autorités de l'époque voient dans l'émigration une solution au problème de la misère. Elles considèrent qu'il vaut mieux envoyer une partie de la population outremer que de lui fournir assistance. De nombreux émigrés trouveront la mort pendant l'inter-



## LE SONDERBUND À GROLLEY : UN CHAPITRE D'HISTOIRE

En 1845, les sept cantons conservateurs catholiques de Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zoug, Fribourg et du Valais concluent une alliance - le Sonderbund (alliance séparée) - pour défendre la religion catholique et la souveraineté cantonale. Les libéraux et les radicaux, centralisateurs et peu portés sur la pratique religieuse, s'insurgent contre cette alliance. La mésentente s'envenime peu à peu. Dans le canton de Fribourg, les libéraux et les radicaux participent à des assemblées populaires et forment des corps francs destinés à marcher sur Fribourg pour renverser le gouvernement conservateur pro *Sondrebund*, ainsi appelait-on le Sonderbund.



Un corps franc de 400 libéraux-radicaux d'Estavayer, par crainte des violentes ripostes conservatrices, n'ose pas s'avancer sur Fribourg. Il se replie sur Grolley, village conservateur où il ne reste que des femmes et des vieillards, les hommes étant partis défendre la ville de Fribourg menacée par l'armée fédérale anti-Sonderbund commandée par le général Dufour. En retournant dans la Broye, une cinquantaine des membres du corps franc radical s'arrêtent à l'auberge de Grolley. Les femmes - conservatrices - s'y précipitent, munies de bâtons et de fourches, et les mettent en fuite. Un récit de l'époque raconte : « Ils durent sauter, non par les fenêtres, mais à travers les fenêtres,

qu'ils n'avaient pas eu le temps d'ouvrir, et qu'ils emportèrent pendues à leur cou. Il n'y eut pas d'hommes tués, mais les traces de sang que les fuyards ont laissées sur la route témoignaient des blessures qu'ils avaient reçues. »

Sur le plan fédéral, l'armée a vaincu le *Sondrebou* en 1847. A Fribourg, c'est le début du régime radical qui a duré de 1848 à 1856.

L'auberge de Grolley de l'époque occupait le bâtiment devenu par la suite école; il abrite aujourd'hui l'administration communale.

## UNE RESTAURATION MODÈLE !

C'était jadis à Onnens *la ferme du château*, propriété de la famille de Weck, puis de Dagobert Zwimpfer dès 1931.

Quand j'étais enfant, c'était *chez le syndic* Séraphin Delley. Puis ferme et domaine ont été cédés à la famille d'Adrien Rossier, arrivée de Grandsivaz. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le domaine a été loué et la ferme, abandonnée, s'est totalement dégradée. Elle était dans un état déplorable mais une restauration totale a redonné leur cachet à cette ferme et à son annexe, uniques en leur genre avec leurs colombages. La grange annexée à la ferme a été démolie.



## UN CHRIST ÉTONNANT

On découvre dans le temple de Bottens, district d'Echallens, une œuvre du peintre Louis Rivier réalisée en 1941 ou 1943 - les avis divergent - où le Christ a... six orteils. Mon collègue et ami Michel Bavaud m'a fait remarquer ce détail lors d'une visite. Enfant, il était de passage à Bottens et il a vu Louis Rivier en pleine exécution de cette crucifixion.

Autre fait étonnant : une crucifixion chez les protestants. Ils ne tolèrent pourtant guère le corps du Christ sur la croix. Ils préfèrent la croix nue. Comme le Christ est ressuscité, il ne doit plus figurer sur la croix...

Louis Rivier est un peintre et verrier né le 22 mai 1885 à Bienne et décédé le 20 janvier 1963 à Lausanne. Sa production se caractérise par la grande variété des thèmes : dessins, portraits, paysages, allégories, natures mortes, grandes décorations murales, vitraux, compositions religieuses.



Louis Rivier est un peintre et verrier né le 22 mai 1885 à Bienne et décédé le 20 janvier 1963 à Lausanne. Sa production se caractérise par la grande variété des thèmes : dessins, portraits, paysages, allégories, natures mortes, grandes décorations murales, vitraux, compositions religieuses.

***Une peinture murale de Louis Rivier au temple de Denezey (village proche de l'enclave de Surpierre)***



## UN CLOCHER QUI ATTIRE LES REGARDS !

C'est celui de l'église (temple) de Granges-Marnand. Il ne remonte pas à l'origine de l'édifice dont certaines parties datent du XII<sup>e</sup> siècle. Ces tuiles colorées, si particu-



lières, auraient été façonnées à la main au XIX<sup>e</sup> siècle. Elles seraient de brillantes copies de pièces trouvées dans l'abbatiale de Payerne, selon Céline Duruz qui rapporte le fait dans *Terre et Nature* du 6 avril 2017.

Et disposer ces tuiles en chevrons a posé des problèmes. Après la restauration du clocher, de nombreuses tuiles colorées se sont envolées et il a fallu recommencer...

## LE BOURDON DE PREZ



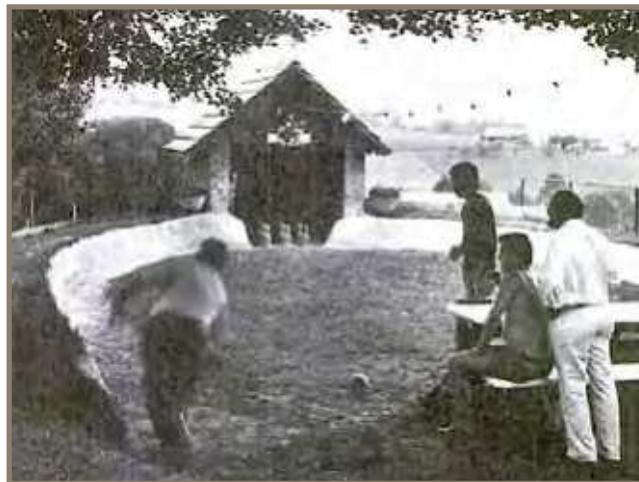
En 1926, le bourdon de Prez-vers-Noréaz est arrivé en gare de Fribourg. La coiffure des dames était assortie... Le bourdon est l'une des gloires de Prez !

### *Histoire d'une refonte :*

Au cours de la séance du Conseil paroissial de Prez-vers-Noréaz le 19 octobre 1924, Gaston Huguet - le rhabilleur - attire l'attention de ses collègues sur le son de la grosse cloche, qui s'est détérioré. La cause est rapidement décelée : elle est fêlée. On se renseigne à la direction du Technicum sur les possibilités de réparation sur place. C'est impossible. En mars 1925, l'assemblée paroissiale décide de la remplacer. Une souscription est lancée. L'ancienne cloche est refondue à Aarau. La nouvelle, avec ses 5087 kg, est encore plus lourde. Elle occupe le deuxième rang sur le plan cantonal et chante un magnifique la bémol. Elle est solennellement bénite par Mgr Justin Gumy, originaire et natif d'Avry-sur-Matran, évêque des Seychelles. La fête s'est déroulée le 14 mars 1926, le dimanche dit de *Laetare* (4<sup>e</sup> dimanche de carême).

## LES JEUX DE QUILLES ET DE BOULES D'AUTREFOIS

Il y en avait dans chaque village, ou presque. Les hommes, le dimanche - en principe après les offices religieux - allaient *jouer aux quilles*. Le jeu se trouvait à proximité de l'auberge. Après les vêpres, les garçons se chicanaient pour être les premiers à *raquiller*, redresser les quilles. Un moyen de gagner 20 ct. ! Les joueurs formaient deux équipes. Celle qui totalisait le plus de quilles abattues était gagnante et réglait son dû, soit payer les consommations.



Le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, sous l'article *douves*, donne des explications sur les jeux de quilles : «Le jeu de quilles allongeait ses douves de terre à côté de l'auberge et, au bout, il y avait une petite cabane. Il fallait restaurer les douves chaque printemps en leur ajoutant une nouvelle couche de terre glaise.»

Le jeu de quilles de mon village d'Onnens ressemblait beaucoup à celui de la photo. Il était situé à proximité de l'auberge de *L'Union fédérale* (et non de *L'Union* comme regrettablement dénommée après une restauration). *Photo Peter Studer, Glossaire des patois de la Suisse romande*

À part les quilles, les hommes s'adonnaient à un autre sport : les boules. Dans *Portrait d'un Fribourgeois à la campagne*, Alfred Uldry écrit en 1996 : «Il y avait aussi au village un club de bouleurs. Le dimanche après-midi, quelques hommes se réunissaient près

de la laiterie, avec chacun une boule en bois d'environ dix centimètres de diamètre. De là, ils partaient sur la route d'Estévenens ou de La Neirigue, suivant les humeurs. Ils lançaient leur boule directement sur la route, le plus loin possible. Celui qui arrivait au but avec le moins de jets était gagnant. C'était le charron, mon parrain Emile, qui fabriquait toutes ces boules. Elles étaient plombées, c'est-à-dire qu'il avait fait plusieurs trous de dix à quinze millimètres de diamètre dans le bois de la boule, trous qu'il remplissait de plomb fondu. Elles étaient ainsi plus solides et surtout plus lourdes, ce qui les empêchait de sautiller sur chaque caillou. Assez souvent, quelques-unes manquaient à l'appel, car elles s'étaient perdues dans les foins ou même dans les ornières. Mais, hélas, avec l'arrivée des automobiles, il a fallu supprimer ce sport. »

## JOSEPH LACHAT ET LES CHORALES DE JADIS

Je tiens beaucoup à ce tableau acheté à Saint-Ursanne il y a une trentaine d'années. De mon bureau de l'École normale il a passé dans ma maison d'Avry. Son auteur est le Jurasien Joseph Lachat (1908-1991). Cet artiste a vécu sa jeunesse à Moutier et à Delémont. Il a reçu sa formation artistique à Buxtehude (Basse-Saxe, Allemagne) et à la Gewerbeschule de Bâle. Son itinéraire artistique connaît de sérieuses évolutions. Le *Dictionnaire du Jura* nous apprend qu'il a détruit pratiquement toute sa production picturale d'avant 1950. Il a choisi ensuite des scènes de la vie de tous les jours transformées en des compositions géométrisées et des formes stylisées, avant d'aborder l'abstraction puis de renouer avec la figuration.



J'aime ce tableau à cause des lointains souvenirs qu'il me rappelle. Les chœurs d'hommes de jadis, avant que des Boller, Kaelin, Chenaux ne tentent de leur donner le sens des nuances, étaient des ensembles qui comptaient souvent plusieurs « gueulards » ! Même au temps de l'abbé Bovet, un brillant compositeur, mais peu porté sur la pose de la voix et les nuances... Ainsi, le 1<sup>er</sup> août, jour de la Saint-Pierre-aux-Liens qui est la fête patronale à Lentigny, les paysans de mon village d'Onnens occupés à *faire les regains* dans la région de Pierraz-Fattaz entendaient jadis *chanter* les Vêpres à Lentigny. Mais, rassurez-vous, Lentigny dispose aujourd'hui d'une chorale moins tonitruante. Onnens aussi d'ailleurs où les stentors de jadis ont cédé également la place à des choristes plus qualifiés.

## DEUX SOUVENIRS D'ALFRED ULDRY

### 1. La naissance du quinzième enfant

*Tiré de « Portrait d'un Fribourgeois à la campagne », Alfred Uldry, 1996*

« Le 18 septembre 1942, ma mère donna naissance à son quinzième enfant, Max. Comme pour les autres, cela se passa à la maison, sans gynécologue, seulement avec l'aide d'une sage-femme. Ce matin-là, maman était sur son lit avec ses maux, et la sage-femme prête avec ses ustensiles. Mais voilà ! le bébé ne pouvait pas avancer; sa tête était trop grosse pour qu'elle puisse passer complètement. La sage-femme, ne pouvant plus rien faire, dit à ma mère : "Il te faut te lever, t'habiller, et prendre le bus pour descendre à l'hôpital de Billens". Eh bien oui, ma mère a dû faire le trajet toute seule avec le bébé presque engagé. L'arrêt du bus à Villariaz était distant de cinquante mètres. Mais, depuis la gare de Romont, il y avait encore un kilomètre à parcourir jusqu'à l'hôpital; elle l'a fait à pied. Je ne me souviens pas s'il existait alors un taxi à Romont, mais de toute façon on n'aurait pas eu l'argent pour le payer. A l'hôpital, le médecin a dû prendre les forceps (pinces métalliques qui encerclaient la tête du bébé) pour extraire l'enfant. Il s'agissait d'un véritable instrument de torture pour l'enfant et la mère. La césarienne n'était pas très connue à l'époque. »

### 2. Domestique dans son village de Villariaz

« Le 2 janvier 1944, je suis entré en service comme domestique agricole chez Gustave Deillon, un agriculteur, marchand de bétail et boucher de campagne à Villariaz. Le patron Gustave nous aidait le matin aux soins du bétail. Après le déjeuner, il partait pour son commerce, soit avec un cheval et le tilbury - voiture à cheval à deux roues -, soit avec une petite camionnette Lancia. Il ne pouvait pas toujours l'employer, car la benzine était rationnée. Très souvent, le soir en rentrant, il me disait : "Demain matin, tu iras chercher une vache chez Monsieur X à Massonnens." Un autre jour, c'était au Châtelard ou à Mézières. Parfois, ce n'était pas le lendemain, mais le soir même qu'il fallait y aller, après avoir fourragé le bétail. C'était alors de longues journées de cinq heures à vingt et une heures trente. Je devais aussi parfois conduire des vaches à la gare de Romont et les mettre dans le train, d'où elles partaient pour des boucheries de Bâle. »

*Ferme de jadis à Villariaz  
(Notre Histoire.ch)*



« Les vaches, je devais toujours les conduire à pied. Par contre pour les veaux et les cochons, je prenais un cheval et le tilbury auquel était fixé une petite bétailière, équipée déjà de pneus. Parfois je devais aider au travail à l'abattoir, du début à la fin des opérations de boucherie. Pour ce travail, Gustave était toujours là. C'est lui qui tuait les bêtes, avec un appareil genre pistolet. Il devait taper avec un petit marteau pour faire partir le coup. Il ne prenait toujours qu'une cartouche avec lui. Une fois il a manqué son coup et la vache n'est pas tombée, la charge étant trop faible ou le crâne de la vache trop dur. Il a dû retourner à la cuisine chercher une deuxième cartouche, et pendant ce temps je devais garder la bête au calme. Heureusement qu'elle ne s'est pas fâchée. La seconde balle lui a été fatale. On tuait aussi des génisses, des veaux et des cochons, toutes les semaines et durant toute l'année.

La chose la plus horrible que l'on devait faire, c'était d'enfouir dans le tas de fumier tous les déchets de l'abattoir, tels que les panses, les boyaux, et même des cochons entiers et des quartiers de vaches dont la viande était impropre à la consommation. Le printemps et l'automne, on devait conduire le fumier dans les champs et l'on retrouvait le tout en décomposition. Quelle odeur épouvantable ! Et dire que l'on répandait ces déchets pourris sur les prés où ils restaient jusqu'à ce que les renards viennent les manger. »

## UN ÉBÉNISTE CÉLÈBRE : JEAN BERGER

L'un des plus célèbres ébénistes fribourgeois est Jean Berger (1803-1883), de Prez-vers-Noréaz. Ses armoires fribourgeoises, comme d'importantes sculptures dans les églises de Prez, Autigny, Guin et autres édifices témoignent du grand art de cet artisan-artiste.



*Armoire fribourgeoise de Jean Berger ; Saint Laurent figurant sur la porte d'entrée de l'église de Prez-vers-Noréaz*



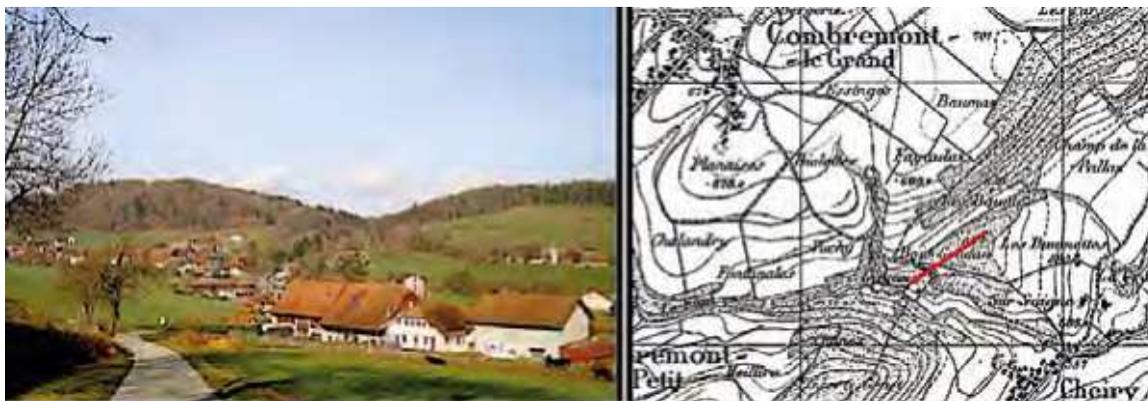
À Châtonnaye, des portes en provenance de l'atelier de Jean Berger étaient dans un état de délabrement avancé. Le nouveau propriétaire de la maison - située à gauche de la route, à l'entrée du village en arrivant de Torny - a confié la restauration de ces portes à Pierre-Alain Dupasquier, restaurateur de meubles et antiquaire à Bulle. Après un très long travail, exécuté dans les règles de l'art, ces œuvres de Berger ont pu être sauvées.

*La photo représente l'un des panneaux de ces portes*



## PLUSIEURS MOULINS JADIS ; UN SEUL AUJOURD'HUI

Une vue de Cheiry. Dans le vallon qui se trouve à l'arrière-plan de la photo, entre les deux forêts, coule le ruisseau appelé le Flon. Il prend sa source entre Combremont-le-Grand et Combremont-le-Petit. Au milieu de ce vallon se trouve La Gayaz, une ferme à moitié dans le canton de Vaud et à moitié dans celui de Fribourg. En dessous de la ferme, sur le territoire de Combremont-le-Grand, existait un moulin dont il ne reste que quelques ruines. Jadis, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les paysans y faisaient moudre leur blé. Non loin de la ferme et du moulin se trouve le Creux Vuchy, faussement appelé Creux du Chy ; il a servi de dépotoir.



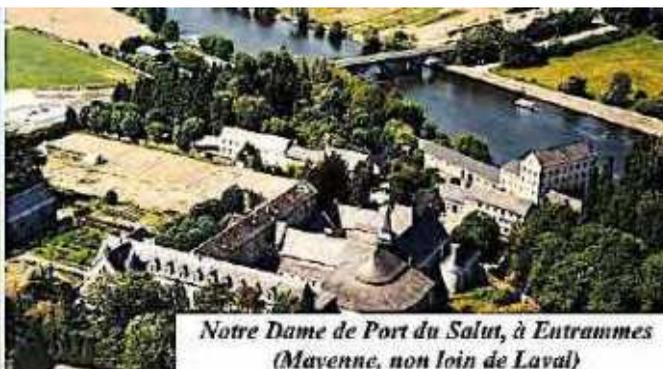
En 1832, d'après le dictionnaire Kuenlin, Cheiry avait son propre moulin, ainsi qu'une huilerie. Et, dans le hameau tout proche de Coumin, le même dictionnaire signale que l'on trouvait deux moulins et une scierie. Le ruisseau qui actionnait les roues à aubes s'appelle la Lembaz. Ses eaux faisaient aussi tourner le moulin de Granges-Marnand, le seul qui ait subsisté... pour devenir le Grand Moulin de Granges, qui fait partie maintenant du groupe Minoteries SA.

## ILLENS : UNE HISTOIRE OUBLIÉE...

C'est celle des Trappistes qui furent les propriétaires des Granges d'Illens et de son château entre 1902 et 1914. Les lois françaises anticléricales avaient incité une dizaine de Trappistes de l'Abbaye Notre-Dame de Port du Salut, située en Mayenne, à s'établir en Suisse. Quarante-cinq autres congrégations françaises ont également fui le régime Combes pour venir dans le canton de Fribourg. À Illens, une vingtaine d'hommes et de femmes de la région venaient apporter leur aide aux Pères à raison de dix heures par jour. Les femmes gagnaient 20 ct. à l'heure et les hommes 40 ct. Ce domaine de



Les Granges d'Illens, près de Rossens



Notre Dame de Port du Salut, à Entrammes  
(Mayenne, non loin de Laval)

118 ha exigeait en effet une main d'œuvre importante en cette époque où les travaux agricoles se faisaient pour la plupart sans machines. Les moines utilisaient une partie du lait de leurs 60 vaches pour fabriquer un fromage portant le nom de Port-du-Salut, en souvenir de leur maison-mère. Les Trappistes ont été très appréciés, notamment pour l'hospitalité qu'ils réservaient aux visiteurs du château où ils avaient installé leur bibliothèque. Mon papa Jean Barras, qui habitait le village tout proche de Corpataux, a travaillé en qualité d'ouvrier agricole chez les Trappistes avant d'entrer à l'École normale d'Hauterive.

### 1943 : BOMBARDEMENT DE PRARATOU

C'était le 13 juillet 1943. Le reportage a paru dans *La Liberté* du 14 juillet. Entre minuit et quart et minuit et demie, des avions anglais en difficulté, partant en mission en Italie du Nord, survolent le village à cinq ou six reprises, dans un fracas de moteurs assourdissant, comme si les équipages cherchaient à repérer le lieu où ils se trouvaient ou un terrain d'atterrissage. Les avions lâchent cinquante à cent bombes éclairantes. Elles ont entouré le village d'un cercle de feu. Une forte détonation s'est produite. Les vitres des



fermes ont volé en éclat, les portes ont éclaté, après quoi tout est rentré dans le silence. Une bombe de gros calibre était tombée à l'entrée du village ; les éclats ont détérioré plus ou moins gravement une quinzaine de maisons. Les cultures, dans un large rayon alentour du point de chute, ont été anéanties et les arbres brûlés. Police et détachement de l'armée ont procédé à une vision locale et ont découvert sept bombes non explosées. La population de Praratoud a été momentanément évacuée. Bernard de Weck, président du gouvernement, Jules Bovet, conseiller d'État, Léonce Duruz, préfet de la Broye, Augustin Meuwly, préfet de la Singine, Louis Gauthier, chef de la police se sont rendus sur les lieux.

Le gouvernement anglais a largement défrayé les habitants de Praratoud dont les maisons et les cultures avaient été endommagées. De mauvaises langues ont prétendu que certaines maisons épargnées ont pu restaurer leurs façades...

## DES ESSAIS ORIGINAUX !

Le 3 juin 2013, Jean Mettraux m'a appelé pour découvrir cette scène insolite. Trois essaims étaient suspendus aux branches d'un arbre qui avoisine les ruchers. Jean a appliqué l'exacte technique pour que les abeilles regagnent leur ruche.

Jean Mettraux, décédé en 2016, était le seul apiculteur d'Avry. Un de ses fils a pris la relève.



## YOKI : UN SOUVENIR DE LA DÉFUNTE ÉCOLE NORMALE

En 2003, à l'occasion de la sortie de la dernière promotion de l'École normale cantonale de Fribourg, Yoki a réalisé une lithographie.

Un souvenir empreint de nostalgie... Yoki a bien résumé les activités propres à l'ENC : ouverture au monde (globe terrestre), beaucoup de musique instrumentale et chorale (diapason), écriture et peinture (pinceau et plume). Et, sur le livre symbole des branches du programme, une souris d'ordinateur avec fil...



## SAINTE-APOLLINE, PRÈS DE VILLARS-SUR-GLÂNE

Le pont de Sainte-Apolline, nommé jadis pont de la Glâne, a été attribué - peut-être faussement - à l'époque romaine. L'existence d'un pont ancien a été prouvée avant le XIII<sup>e</sup> siècle. Des documents historiques attestent que le premier pont en pierre a été construit vers 1508-1509, sans doute à la suite de plusieurs autres en bois. Le pont actuel en tuf date du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle. Il fut jadis très important à cause de sa situation sur l'ancienne route Fribourg-Bulle.



La chapelle, mentionnée pour la première fois en 1147, fut reconstruite en 1566 après un incendie. Sainte Apolline, vierge et martyre, offre son aide en cas de rage de dents. Les nombreuses découvertes de dents cariées près de la chapelle prouvent qu'on avait souvent recours à elle...

## DEUX PROFESSEURS INFLUENTS : L'ABBÉ JOSEPH BOVET ET AUGUSTE OVERNEY

L'abbé Joseph Bovet (1879-1951) est un musicien fribourgeois d'une exceptionnelle envergure. Il a animé la vie musicale durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Compositeur prolifique - partitions profanes et religieuses en français, en latin, en patois, manuels scolaires, recueils de chants pour chœurs d'hommes et chœurs mixtes, festivals... - il était en plus doué d'une personnalité chaleureuse et d'un réel charisme. Dans ses cours, il ne craignait pas les digressions. Celles-ci étaient porteuses de précieux conseils concernant le comportement à adopter par ses élèves quand ils seront *régents* dans un village. L'abbé Bovet s'est engagé dans l'éducation musicale des instituteurs dès 1908. Il a composé deux manuels officiels de chant pour les enfants des écoles primaires, *Le Kikeriki* en 1933 et *L'écolier chanteur* en 1936, ouvrages qui dureront jusque dans les années 70.



Auguste Overney, a enseigné - surtout le français - à Hauterive de 1927 à 1939, puis à l'EN de Fribourg de 1943 à sa retraite en 1965. Un professeur éveillé, enthousiaste, ardent, voire excessif parfois. Philippe Meirieu, dans *L'école mode d'emploi* ESF, 1985, met en évidence l'enthousiasme du maître, une des clés du succès de l'enseignement: la passion naît de la rencontre d'une personne, animée elle-même d'une passion et susceptible de la faire partager... Les professeurs Overney et Joseph Bovet étaient deux passionnés qui transmettaient leur passion.

À part l'enseignement du français, de sa littérature et de sa grammaire, Overney a partagé encore son enthousiasme dans d'autres domaines. Ses anciens élèves ont écrit dans *La Liberté* du 26/27 janvier 1974 (extrait):

«Au-delà des fonctions et des programmes officiels, Overney donnait libre essor à son tempérament d'artiste et d'animateur. Comme l'a fort bien dit naguère le chanoine Léon Barbey: "Ce pèlerin de Toscane et de Provence brisait les murs opaques du réduit scolaire et révélait à ses élèves un monde de couleurs et de lumière, une vie de chaleur et d'enthousiasme." Dès son arrivée à Hauterive, les couloirs déserts et les parois trop nues s'animent de vivants portraits et de lumineuses aquarelles. Et, dans ce décor de jouvence, chaque dimanche, à l'heure apéritive, réunis en cercle d'amis, nous écoutions avec ravissement l'éloge de la Beauté: beauté tragique des pyramides, beauté lumineuse des temples grecs, splendeur des cathédrales où chantaient les fugues de Bach et les Béatitudes de César Frank! »

Hommage bien incomplet, puisqu'il ne touche que l'activité normalienne! Il faudrait souligner la valeur de l'écrivain, depuis les *Litanies pérégrines à N.-D. de Bourguillon*, en passant par *Le jongleur de Notre-Dame* et le jeu scénique *Au Fil de la Sarine*, jusqu'à cette splendide *Grande Aile*, qui évoque la charité des Filles de Saint-Vincent. »

## LE CHÂTEAU ET LA CHAPELLE DE RUSSY (PRÈS DE DOMPIERRE)

L'historique de la commune de Russy nous apprend que le château, bâtie du XVI<sup>e</sup> siècle, fut la résidence d'été de l'évêque Joseph-Nicolas de Montenach. Celui-ci le fit agrandir en 1762. Auparavant, se succédèrent au château d'importantes familles de Fribourg: les Werlhy - à l'origine de la construction vers 1500 - les de Montenach, les de Techtermann. Le château est la propriété de la famille de Gottrau depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

Dédiée à Saint-Nicolas de Myre et consacrée en 1762, la chapelle a été édifée au temps de Mgr de Montenach. Celui-ci a fait ériger le sanctuaire à côté de son manoir. La chapelle abrite les portraits des six évêques canonisés du diocèse: les Saints Protas, Henri, Amédée, Boniface, Guillaume et Marius.



Elle conserve aussi sous son retable baroque restauré un témoin de l'histoire religieuse. C'est le reliquaire de Saint Modeste dont les restes, visibles dans une châsse, furent ramenés des catacombes de Rome par Mgr de Montenach. Celui-ci a légué la chapelle à la commune.

## LE CHEVAL DU CLOCHER

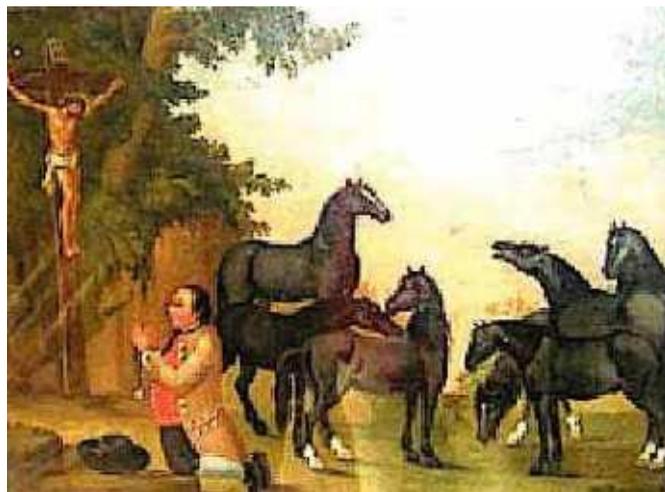


Du jamais vu ! Un cheval au lieu d'un coq est dressé sur la croix du clocheton qui domine la chapelle de Saint Garin à Autigny. Il rappelle probablement la guérison de chevaux évoquée sur l'ex-voto présenté à l'intérieur de la chapelle.

Diverses chapelles sont dédiées à Saint Garin, vénéré comme protecteur du bétail.

Saint Garin (ou Guérin) est un moine d'origine lorraine. Il fut Abbé de l'abbaye de Notre-Dame d'Aulps en Haute-Savoie, abbaye supprimée à la Révolution en 1792. Garin a été évêque de Sion de 1138 à sa mort en 1150. Ses reliques sont conservées en l'église paroissiale de Saint-Jean d'Aulps.

*L'ex-voto que l'on découvre à l'intérieur de la chapelle de Saint Garin à Autigny*



## UN PETIT DOMAINE DE JADIS

Cette petite ferme de Netton Bosson - avec sa borne et son couvercle - me paraît indiquée pour illustrer ce texte sur le petit paysan d'autrefois. Lorsque j'écrivais en 2000 mon étude sur le village de Noréaz, Rosa Zbinden - décédée à plus de 90 ans - m'a parlé de cet autrefois vécu sur son petit domaine de Noréaz :

« C'est vrai « qu'on voyait plus de pays ». Pas question de voyages, le « pays » signifiant la vie dure. Sept poses de terre, deux ou trois poses de « communs » loués, trois vaches



qui donnaient non seulement leur lait, mais leur force pour tirer les chars, deux cochons, des poules et des lapins, un jardin et un plantage. À part le sucre, le sel, le café qu'on devait acheter, on se suffisait à nous-mêmes. On avait un four pour faire le pain. Quand on en achetait à la boulangerie, ce qu'on le trouvait bon ! »

## UNE BORNE PRÈS DE MA MAISON

Près de ma porte d'entrée, la présence d'une borne étonne les visiteurs. On devine, rongée par le temps, la silhouette de l'ours de Berne. Histoire de cette borne : en 1536 Berne a conquis le Pays de Vaud qui était un ensemble de seigneuries, créées ou défaites au gré des héritages et des conquêtes. À la même date, Fribourg se livre à des conquêtes importantes qui formeront plus tard, en partie du moins, les districts de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse. Entre les actuels cantons de Fribourg et de Vaud, les bornes portaient, entre 1536 et 1798, d'un côté l'ours de Berne, et de l'autre l'écusson fribourgeois. Cette borne, amenée près de ma maison par les soins de Paulet Périsset, était l'une de celles posées entre les enclaves fribourgeoises et le bailliage bernois que formait l'actuel canton de Vaud. La plupart de ces anciennes bornes ont été cassées. Mais celle-ci a été sauvée !



## DEUX HISTOIRES MACABRES ET DRÔLES...

### 1. L'annonce mortuaire

Tobie Perroset est mort dans un accident de la route, en rentrant de son travail. Le défunt appartient au monde des pauvres gens appelés pauvres diables. Il travaillait *sur la voie* et, à cette époque - on est en 1948 - les paies n'étaient pas mirobolantes, aux CFF comme ailleurs. Or donc, Céline Perroset, l'épouse du mort, téléphone à *La Liberté* pour l'annonce mortuaire.

- Bonjour. Combien ça coûte pour un mort dans *La Liberté*? Je voudrais mettre une petite annonce. Une toute petite parce qu'on n'est pas riches.
- C'est cinquante fr. pour la plus petite.
- Oh la la! C'est trop. Je peux pas. Je pourrais mettre qu'une ligne?
- Ça ne se fait pas. Mais, si on acceptait, qu'est-ce que vous écrieriez?
- Tobie Perroset est mort.
- Ouais... Ecoutez, on va tenir compte de la situation, de votre chagrin. Le journal vous offre gratuitement une seconde ligne. Que proposez-vous?
- Attendez, je réfléchis... Mettez, vélomoteur à vendre.

## 2. Quand sonne l'agonie

Cette histoire a fait ressurgir l'une des nombreuses historiettes de l'abbé F.X Brodard, patoisant de renom, qui fut le professeur de latin et de grec de ma fille Christine... et mon collègue à l'École secondaire d'Estavayer. FX (comme on l'appelait) raconte :

«Hâve, les yeux cernés, *menant le menton* - il a le *trabiolet* -, Gorgon Risse est à l'article de la mort. On va prévenir le sacristain : il faut sonner l'agonie. En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, l'agonie est *sonnée* alors que le mort est encore vivant, si l'on peut s'exprimer ainsi... Il arrivait même, racontait mon père, que le mourant questionnait : "C'est pour moi qu'on sonne?"



(Illustration : country-farmer)

Le curé, qui vient d'*administrer* Gorgon, se penche vers lui et lui demande : "Qu'est-ce qui vous ferait plaisir avant de mourir?" Gorgon, l'œil éteint soudain allumé pour la dernière fois, se soulève et murmure : "J'aimerais tant une fine tranche de ce beau jambon qui est dans la cheminée." Sa femme Séraphine, irritée par la dernière volonté de son époux, s'écrie : "Rien de ça, on le garde pour l'enterrement!"»

## FERDINAND ROSSIER, D'AVRY, FERMIER DES PYTHON À FILLISTORF

Après avoir quitté et Avry, puis abandonné des domaines loués à Lentigny, à Treytorrens et enfin à Murist, l'arrivée à Fillistorf en 1938 a marqué pour Ferdinand Rossier la fin des changements de domicile. Le domaine de Fillistorf comportait des avantages appréciables car, formé d'un seul tenant, son prix de location était convenable.



La famille de Georges Python en est propriétaire. Ce Fribourgeois qui occupa l'avant-scène politique pendant un demi-siècle fut notamment le fondateur de l'Université. Conseiller d'État, il a dirigé l'Instruction publique de 1886 à 1927, année de son décès, soit pendant quarante et un ans ! Lorsque la famille de Ferdinand arrive à Fillistorf le 22 février 1938, la reprise des terres et des bâtiments a été traitée avec l'épouse de Georges Python et ses fils Louis et José. Louis est juge fédéral et colonel EMG, tandis que José, avocat, est secrétaire des Entreprises électriques fribourgeoises. Nommé juge cantonal en 1943, José sera élu conseiller d'État en 1951, fonction exercée jusqu'en 1966.

Le *château* des Python est tout proche de la ferme. Il s'agit en fait d'une maison de campagne d'un style original, construite en 1860 par le chef des conservateurs fribourgeois Louis de Wuilleret, beau-père de Georges Python.



En 1950, Ferdinand succédera à son père Eugène à la tête du domaine. En janvier 1987, le fils de Ferdinand, Francis, prendra la relève.

Un souvenir de la mob ? Laissons la parole à Ferdinand : « Je sortais de la messe à Yverdon. Le colonel EMG Louis Python, remplaçant du divisionnaire, reconnaît son fermier et m'appelle : Ferdinand, prenez place dans ma voiture, venez avec nous



au QG à *La Prairie*. L'auto était une décapotable. J'ai pris place à l'arrière, derrière le colonel et son épouse. Imaginez la tête des copains!»

Au temps de la retraite, domicilié à Grolley depuis 1987, Ferdinand Rossier venait encore seconder son fils à Fillistorf. Il recevait également les visiteurs curieux de découvrir Fillistorf, son château et ses domaines. Photo de Colette Barras et de Ferdinand Rossier prise à l'occasion d'une visite à Fillistorf. Ferdinand est décédé à 103 ans, le 12 février 2018.

## RADIESTHÉSIE ET NOTRE-DAME DES CHAMPS

La chapelle de Notre-Dame des Champs, au milieu de l'enclave de Surpierre... et des champs, rappelle l'ancienne église paroissiale qui a accueilli la population de la paroisse jusqu'en 1820 et celle des villages voisins vaudois avant la Réformation. L'église actuelle, sise au village, a été consacrée en 1820. L'ancienne église était entourée d'un cimetière. Le 12 avril 2018, j'ai fait appel à mon homonyme Jean-Marie Barras, de Chandon, radiesthésiste connu pour ses diverses découvertes, surtout de sources.

J'ai été le témoin de son sérieux: ses baguettes se sont croisées sans son intervention une quinzaine de fois autour de la chapelle, sur des vestiges humains et sur l'enceinte de l'ancienne église. Et le pendule indiquait la profondeur des découvertes. (Jean-Marie Barras a été mon élève à l'école secondaire de Domdidier.)



## ÉTONNANTE, CETTE PIERRE DU MARIAGE...

La Pierre du Mariage se situe à dix minutes à pied de l'ancienne plage d'Estavayer - où se trouve le restaurant des Lacustres - sur le chemin qui longe le lac en direction de Font. Elle a toute une histoire...



Pourquoi ce nom? Une pratique courante sur la Pierre du Mariage, était la glissade. Elle était en effet une *Pierre à glissade*, censée guérir de la stérilité. Il en existe de nombreuses, également en France. Pour avoir un enfant, une femme glissait le long du bloc. Les filles *s'éruissent*, c'est-à-dire se laissent glisser sur la partie plane de la pierre, fesses nues, jupes et chemises retroussées, c'est plus efficace! La pierre, polie par les nombreux passages qu'elle a subis au cours des siècles, offre une belle surface de glissade. Si la demoiselle

arrive en bas sans s'écorcher les fesses, elle est assurée de trouver un mari dans l'année. Ailleurs, en revanche, on avance une autre interprétation : le mariage est garanti si elle s'écorche...

La Pierre du Mariage est un bloc erratique qui date d'une époque fort lointaine, celle de la dernière glaciation. Le bloc est aussi appelé un mégalithe, du grec *méga*, grand, et *lithos*, pierre. Paul Aebischer affirme que, par hautes eaux, la Pierre du Mariage était jadis immergée dans le lac. Dans les moments de basses eaux, la pierre formait un petit îlot. L'immersion a duré jusqu'à la correction des eaux du Jura dont les travaux ont débuté en 1874. On a retrouvé, tout près de la Pierre du Mariage, des monnaies s'échelonnant de l'époque celtique au règne de Louis XV. Signe qu'un culte particulier, avec offrandes, était rendu à cette pierre lorsqu'elle émergeait.

## LE DIMANCHE DES RAMEAUX

La procession des Rameaux, qui ouvre la Semaine Sainte, se déroule le dimanche qui précède Pâques. Elle commémore l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem.

Selon Saint Matthieu, le peuple étendait ses vêtements sur la route ; certains coupaient des branches aux arbres et en jonchaient le sol. Les foules qui marchaient devant Jésus

et qui suivaient, criaient: « Hosanna au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au plus haut des cieux!» l'Evangile de Jean est précis: ce sont des palmes, des rameaux de palmiers qui étaient portés ou qui jonchaient le sol. Les régions du monde ont des coutumes différentes quant aux végétaux de la procession des Rameaux: if, buis, branchettes d'olivier, saule pleureur, sapin...

Dans mon village d'Onnens, c'était à qui aurait les plus longues *manechives* (viornes), qui formaient les hampes surmontées d'un large *bouquet* de sapin blanc, de buis et



de houx. On ne trouvait du houx que près de la ferme de la famille Missy à Cottens... Le curé bénissait les rameaux et le buis. Les paysans plantaient une branchette de buis béni dans les champs pour les protéger; ils en plaçaient aussi dans les étables. Il ornait les crucifix et les bénitiers dans les maisons. Il servait aussi à asperger les défunts, ainsi qu'à se protéger de divers dangers.

La photo, prise en 2016, montre que la coutume d'ornez le bénitier de buis n'est pas morte partout...

## MOMENTS ESSENTIELS DE NOTRE HISTOIRE

- 1442 Avry fait partie des Anciennes Terres de Fribourg, formées de vingt-quatre paroisses allant de Cressier à Autigny. Les paroisses de langue française sont en minorité. Les Anciennes Terres dépendent de Leurs Excellences - LL.EE. - de Fribourg (familles aristocratiques).
- 1481 Fribourg devient un canton très restreint, en majorité alémanique. Ailleurs dans ce qui formera plus tard le canton, ce sont des seigneuries.
- 1536 Fribourg s'agrandit de diverses seigneuries formant la Broye, la Glâne, la Veveyse et une partie de la Gruyère. LL. EE. y installent des baillis à la tête des bailliages. Une majorité francophone apparaît.
- 1798 La Suisse devient une république sous tutelle française. C'est la fin de l'Ancien Régime et des bailliages.
- 1803 Napoléon donne à la Suisse l'Acte de Médiation. Le premier *président de la Confédération* est Louis d' Affry (Avry).
- 1815-1830 C'est la Restauration, le retour à l'Ancien Régime et à LL. EE.
- 1830 Régénération après la Journée des Bâtons organisée contre LL. EE.

- 1848-1856 Régime radical après le Sonderbund qui est l'alliance séparée des cantons catholiques. Cette alliance a été défaite par les troupes fédérales (libérales) commandées par le général Dufour.
- Après 1856, régime conservateur-libéral, puis République chrétienne conservatrice, avec Georges Python, conseiller d'État de 1885 à 1927.



## DEUX MOTS SUR LE TABAC

À l'époque où j'étais le régent de Cheiry, certains élèves étaient spécialement fatigués lorsque l'enfilage du tabac se faisait à la main, jusque tard le soir. Il arrivait que des enfants sommeillaient en classe aux premières heures de la matinée.



*La photo a été prise dans la famille de Jean Rey à Montet.*

Cette scène découverte dans le trésor des photos de feu mon beau-frère journaliste Gérard Périsset a attiré les commentaires suivants de Roger Ansermet, de Vesin.

« Sur la photo, l'enfilage se fait déjà avec une machine qui, d'ailleurs, est encore utilisée aujourd'hui. Personnellement, j'ai vécu dans mon

jeune âge l'enchaînement des péripéties de la récolte du tabac. Tout se faisait alors manuellement. J'ai de beaux souvenirs de cette période et je me souviens du côté convivial

qui régnait quand les dames enfilait à l'aiguille les feuilles de tabac. La récolte se faisait la journée et, le soir, nous étions tous assis sur des bancs de fortune autour du char de tabac fraîchement cueilli. On procédait alors à l'enfilage dans une ambiance quasi festive où l'on poussait la chansonnette. De 7 à 77 ans, tous étaient concernés par cette besogne. Avant les hangars à tabac d'aujourd'hui, le séchage se faisait dans les galetas. Une fois enfilé, le tabac était transporté par des enfants. Dès l'âge de 10 ans, je devais l'apporter à mon papa perché sous le toit où il *pendait le tabac*. Voilà un peu ce qu'était la récolte dans la Broye dans les années 50. »



*Photo : champ de tabac à Cheiry*

## LES VRAIS NOMS DE DEUX TOURS À ESTAVAYER

Daniel de Raemy, historien, écrit au sujet de ces deux tours proches du couvent des Dominicaines: « Le volume de Ric Berger consacré à Estavayer contient des erreurs. En effet, la confusion au sujet de ces deux tours est due au fait que lorsqu'elles ont été acquises par les Dominicaines dans les années 1870, elles ont été rebaptisées tours de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Les appellations anciennes sont tour de Lombardie ou Lombardy pour la circulaire et tour de Savoie pour la



rectangulaire. Cette dernière était en fait la tour maîtresse du château de Renaud d'Estavayer, construit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, acquis par les Savoie en 1349, d'où son nom. »

## À NEYRUZ, LA TOMBE DE L'ARTISTE JEAN TINGUELY

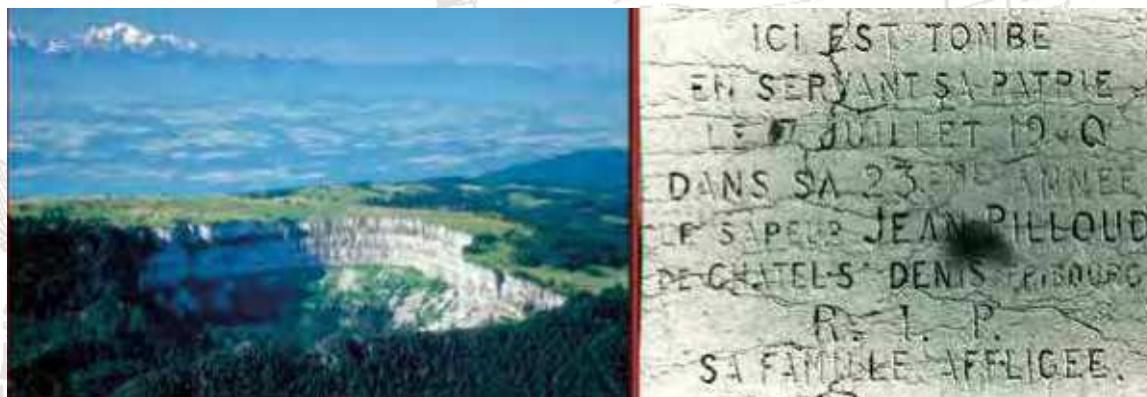


À la droite du clocher de l'église de Neyruz, deux tombes qui n'ont guère de parenté quant à la pratique religieuse des deux défunts...

Celle du curé-doyen de Neyruz Henri Chuard, dont la piété était proverbiale. Ses écrits étaient le reflet de sa foi inébranlable, notamment son ouvrage intitulé *Ton chapelet et toi...*

À côté de lui, la tombe de l'artiste Jean Tinguely, dont l'une des *machines* avoisine la croix surplombant la tombe du chanoine Chuard.

## LE CREUX DU VAN



Le Creux du Van est un cirque de falaises dans le Jura neuchâtelois. En franco-provençal *van* signifie rocher, sommet rocheux. Rien à voir avec le vent ! Il n'y a pas si longtemps, j'allais chaque année au Creux du Van, enchanteur par ses panoramas. Sa falaise circulaire présente un à-pic de 150 m. Pour faire le tour du cirque, le chemin longe le rebord ceinturé par un muret de pierres. Lors de ma première balade, j'ai été frappé de découvrir une plaque évoquant la mémoire de Jean Pilloud, 23 ans. Mobilisé au Creux

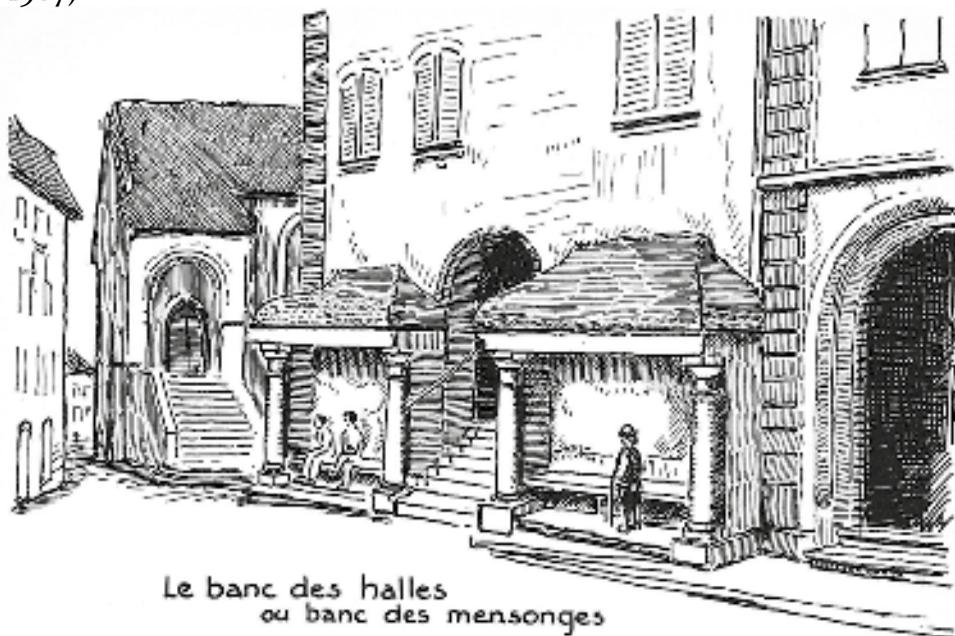
du Van en 1940, il fut victime d'une chute mortelle dans la paroi rocheuse le 7 juillet 1940 lors d'une patrouille qui avait lieu par mauvais temps, dans une nuit noire. Il était le fils de Sylvestre Pilloud, de Châtel-Saint-Denis, président du Grand Conseil en 1939 et fondateur en 1918 de la menuiserie-charpenterie qui porte son nom. Jean était l'aîné de huit enfants, fiancé, lui-même menuisier-charpentier dans l'entreprise paternelle. Celle-ci en est aujourd'hui à la quatrième génération.

## LE BANC DES MENSONGES, OU BANC DES HALLES

C'est l'une des particularités les plus curieuses d'Estavayer. Tout près de l'église, en face de son entrée sud, deux bancs de pierre (car il y en a en réalité deux !), abrités de la bise et de la pluie par un toit, sont mis à la disposition du public pour les plaisirs de la conversation. Et la population sait fort bien en profiter. Encore aujourd'hui, ils sont souvent occupés. Les quatre colonnes toscanes en vogue chez nous dès la Renaissance indiquent que les bancs des halles ne doivent pas être antérieurs à 1500. En 1537, sous le nouveau gouvernement fribourgeois, le Conseil ajouta au règlement de la ville l'interdiction aux membres du clergé de stationner pendant les offices du dimanche et des fêtes au banc des halles. Il paraît que le bavardage intempestif des chanoines troublait les offices...

Après eux, une grande diversité de personnes se sont livrés à de multiples bavardages, puisque le banc reçut le nom de banc des *dzanyè* (prononcer dzan-illé, avec accent tonique sur la première syllabe). De ce poste d'observation, on pouvait surveiller les trois principales rues d'Estavayer et se livrer à des commentaires sur les passants.

(Texte et dessin d'après Ric Berger, *Estavayer hier et aujourd'hui*, Édité par Henniez Santé, 1967)



## LA PETITE-RIEDERA À MONTÉVRAZ, COMMUNE LE MOURET

Le domaine de La Riedera est signalé pour la première fois dans un document du XIV<sup>e</sup> siècle. Le *manoir* a été construit dans les années 1580 pour Marti Gottrau. La branche de Gottrau de Billens a occupé la Petite-Riedera jusqu'en 1804. A cette date, Tobie de Gottrau, ancien bailli, a vendu la propriété à Dom Augustin de Lestrang, Abbé général de la Trappe, réfugié français, prieur de la Valsainte. Celui-ci a fait transformer l'ancien *manoir* en un couvent de femmes. Il a ajouté un grand bâtiment en amont. Des Sœurs trappistines y ont vécu de 1805 à 1815. Celles-ci, interdites en France à la Révolution, avaient été hébergées en divers endroits avant d'arriver en Suisse. A Villarvolard tout d'abord, de 1802 à 1804. Les Trappistines furent ensuite acceptées par les autorités fribourgeoises à La Riedera. Mme de Staël y trouva durant son exil un accueil *assez froid* et elle qualifia la maison d'austère. Une cinquantaine de personnes ont vécu durant dix ans au couvent de la Riedera dans des conditions très difficiles, avec une Règle trop exigeante, dans l'inconfort et les privations. Au sujet du prosélytisme de l'Abbé de Lestrang - qui se dépensa jusqu'à l'intrigue pour l'installation des Trappistines à la Riedera et pour promouvoir dans le canton de Fribourg des écoles dirigées par le Tiers-Ordre des Trappistes - on peut se rapporter à *L'émigration française dans le canton de Fribourg*, de Tobie de Raemy.

La Petite-Riedera fut ensuite acquise par Claude-Esprit de Rigot, marquis de Montjoux et son épouse Françoise-Catherine-Sabine d'Agoult. Ce sont des royalistes français réfugiés en Suisse au temps de la Révolution. Ce couple avait aussi acheté en 1811 le château d'en bas - maison Chatagny - à Onnens. Le 25 mai 1838, la Petite-Riedera a été vendue à une Lyonnaise, Marie-Adélaïde, comtesse de la Poype. La sœur de celle-ci, qui avait été Trappistine à La Riedera, y était enterrée. Mme de la Poype, tout en



conservant un droit de jouissance, donna immédiatement la propriété nouvellement acquise à l'évêque du diocèse.

À la Petite-Riedera, le domaine est tenu depuis 1859 par la famille Peiry. Une partie de la grande demeure où logeait cette famille a servi depuis 1841 de maison de campagne aux évêques du diocèse. De la chapelle, située à l'intérieur de la maison, Mgr Besson avait fait un véritable musée. Les statues ont été emmenées à l'évêché. Le domaine a été vendu par l'évêché à Jean-Paul Peiry en 2011. Quant au *manoir*, l'évêque ne le considère plus comme résidence secondaire. L'évêché, qui est demeuré propriétaire, y établit des appartements. La famille Peiry a construit une maison d'habitation non loin de son ancienne demeure.

## JEUNESSE DE CHEIRY ET BÂTIMENTS MARQUANTS



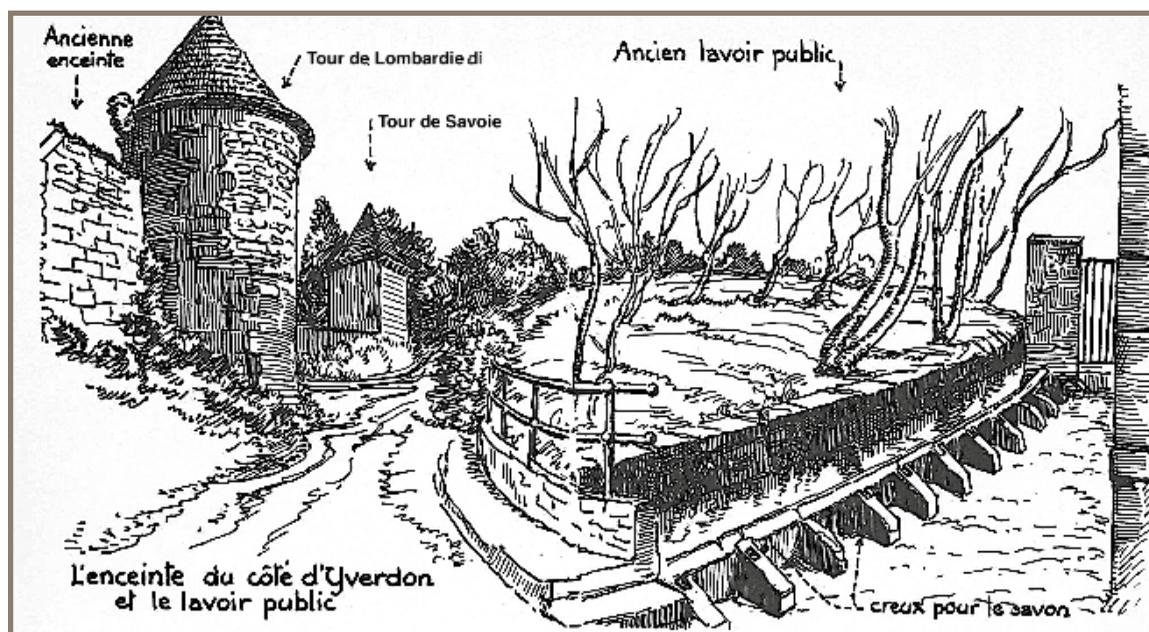
La photo présente - à part la jeunesse des années 60 - deux bâtiments qui méritent attention.

La chapelle, fort ancienne mais dégradée, a été démolie. Une église moderne lui a succédé en 1967.

Le second bâtiment que l'on aperçoit à la lisière de la forêt est la ferme de la Rochette, devenue tristement célèbre. Le 5 octobre 1994, vingt-trois adeptes de la secte de l'Ordre du Temple solaire y ont été retrouvés morts dans des circonstances on ne peut plus troubles. Cette tragédie est restée gravée dans la mémoire des habitants. La ferme a été incendiée et ses restes ont été détruits.

## L'ANCIEN LAVOIR D'ESTAVAYER

L'ancien lavoir d'Estavayer - madeleine de Proust! - m'a fait penser au poète berrichon Jean-Louis Boncœur. Il contait admirablement des histoires de son coin de pays, en costume de vieux berger et il tenait son auditoire en haleine. Il m'a dédié deux de ses ouvrages après son spectacle donné à Vesdun, le 29 août 1981.



### Une des histoires contées par Jean-Louis Boncœur: *Le chemin du lavoir*

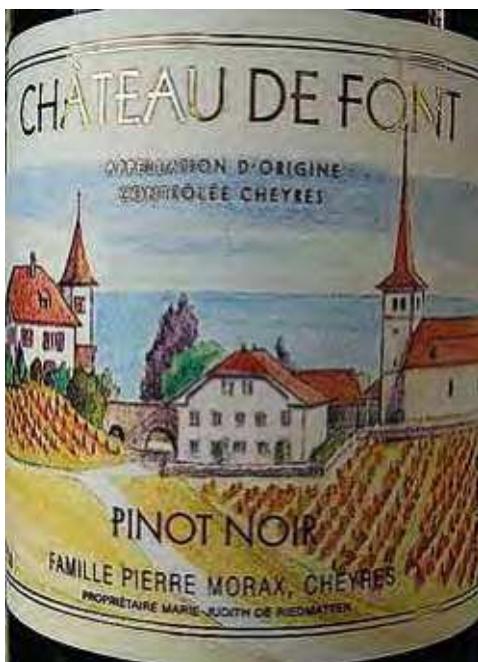
« Depuis que notre vieux curé est entré à l'hospice, nous avons son remplaçant : un petit vicaire tout neuf. Grosse moto, blouson vert, chemise à carreaux et complet-veston anthracite. Il ne connaît pas le latin. Mais il sait chanter sur sa guitare et nous envoie des prônes pas piqués des vers ! Il dit que le Pape n'est plus dans le coup. Il prêche la bagarre et raconte aux gamins qu'il faut marier les curés ! Bref, tout ça c'est bien gentil...

Mais, sur le plan de la paroisse, il n'est pas bien d'équerre ! Il ne connaît rien à nos habitudes et ça, c'est impardonnable. Par exemple, du temps de l'ancien curé, les femmes

du pays - le pays, en France, c'est le village - quand elles avaient fauté sur le sixième commandement, au lieu de dire à confesse la chose ouvertement : "J'ai fait mon homme cocu avec le Pierre ou bien le Guste", elles disaient, en accord avec le curé, bien sûr : "Mon Père, j'ai glissé sur le chemin du lavoir..." C'était convenable, c'était convenu, mais il fallait savoir ! Voilà notre jeune curé au confessionnal à la veille des Rameaux. Les dames s'en viennent à confesse, car il s'agit de faire ses Pâques. C'est avec les mêmes mots qu'elles s'accusent (les sacrées comédiennes !) d'avoir péché trop fort par amour du prochain... Le malheureux abbé les écoute : "Mon Père, j'ai glissé sur le chemin du lavoir..." Il leur donne l'absolution, faute de savoir... Mais à la longue, ça le travaille, son ignorance. Et de se voir curé d'un village dont les chemins sont si mauvais que les femmes y font si souvent la culbute !

Il s'en va voir le maire. Il lui dit ce qui le tracasse à propos de ces chemins tout à fait trop glissants : "Monsieur le Maire, votre commune risque un accident grave. Partout dans vos sentiers, on dérape, on bute. Mais il y en a un surtout, celui du lavoir, qui doit être impraticable. Il y a des femmes qui glissent quasiment tous les soirs ! C'est dangereux. Il faut y mettre des cailloux et du sable." Et voilà notre maire parti à rire, à rire, et avec un cœur ! Il connaissait l'affaire, bien sûr, depuis vingt ans qu'il régnait sur le pays ! "C'est pas grave, qu'il répond. Je crains guère qu'elles se blessent en tombant..." "Pas grave ? Moi, Monsieur le maire, je pense que ça vaut la peine de s'en occuper, et vite. Il y a la vôtre, cette semaine, sept fois qu'elle a glissé sur le chemin du lavoir..." »

## LE VIGNOBLE DE FONT



Déguster un verre de Font ! Parler du vignoble fribourgeois, écrit Michel Terrapon dans *Le vin à travers l'étiquette*, (Editions au Manoir, 1977), pourrait sembler aussi incongru que de citer la marine suisse. Et pourtant, il existe. Le vignoble fribourgeois, il est vrai, s'est passablement rétréci depuis la lointaine époque où - certains noms de lieux le rappellent, comme Vigny, Vignettaz.. - l'on vendangeait de Franex à Montévraz en passant par La Vounaise et Avry-devant-Pont. Fribourg possède encore sur son territoire cantonal deux régions vigneronnes bien distinctes : le Vully, Cheyres et Font. Depuis 1977, l'œnologie a réalisé des progrès considérables, de sorte que les vins de Cheyres et de Font - comme ceux du Vully - ont acquis une enviable réputation.

Le village de Font possède un petit vignoble dont Il est fier. L'abbé F.X. Brodard, dans *Folklore et traditions*, (Fribourg, Edition À la Carte 2005), écrit une historiette qui n'a plus cours: « On dit, pour taquiner les gens de Font, que les années de bonne vendange ils sont si crânes que, lorsqu'on leur demande d'où ils sont, ils répondent en se rengorgeant: *No sin dé Fon, dé Font, dé Fon. Nous sommes de Font, de Font, de Font.* Mais les années où la vigne ne produit que des feuilles, ils n'en mènent pas large, et répondent piteusement: *No sin dé Fon, do fin fon de Fon, dé pourè dzin de Fon. Nous sommes de Font, du fin fond de Font, des pauvres gens de Font.* » (Le patois broyard prononce se au lieu de che: no sin au lieu de no chin).

En observant l'étiquette d'une bouteille de *Château de Font*, on y lit deux noms. Celui de Marie-Judith de Riedmatten, propriétaire du vignoble et du château de Font et celui de la famille du vigneron-encaveur, Pierre Morax à Cheyres.

<http://www.domainemorax.ch/contact.html>

## CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR À POSIEUX ET PARTI CONSERVATEUR

- 24 mai 1852: assemblée de quinze mille conservateurs sur le *Sapex* à Posieux, en plein Régime radical (1848-1856). Les conservateurs s'insurgent contre ce régime.
- 10 septembre 1884: décision de construire une chapelle commémorative dédiée au Sacré-Cœur. (Société du Piusverein avec le bouillant chanoine Joseph Schorderet, voir note <sup>1</sup>)
- 16 octobre 1911: assemblée à Posieux de l'Association populaire catholique suisse, et bénédiction de la première pierre de la chapelle dite *chapelle des conservateurs*
- 30 juin 1924: bénédiction de la chapelle; fresques de Oscar Cattani
- 25 mai 1952: centenaire de l'assemblée de 1852, organisé par la Sté des étudiants suisses
- 7 octobre 1956: 100<sup>e</sup> anniversaire de la prise de pouvoir par les conserva-



teurs dans le canton, 8000 participants, 14 discours. José Python dresse un parallèle tendancieux entre les radicaux et les communistes.

- 1966 : fin de la majorité conservatrice au Grand Conseil
- 1981 : fin de la majorité conservatrice au Conseil d'État

<sup>1</sup> En 1884, une importante association politico-religieuse, dénommée Piusverein, vivace dans le canton, prend la décision de bâtir sur la colline du Sapex, à Posieux, une chapelle destinée à commémorer l'assemblée décisive de 1852. Le Piusverein veut que l'édifice projeté soit dédié au Sacré-Cœur, dont le culte va s'intensifier en cette seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, pour se poursuivre au début du XX<sup>e</sup>. Les consécration au Sacré-Coeur se suivent : en 1873, c'est l'Equateur grâce à son président Gabriel Garcia Moreno; le 30 juin 1889, c'est la Ville et République de Fribourg; en 1899, Léon XIII lui consacre solennellement tout le genre humain. (Cf. site [nervo.ch](http://nervo.ch), page sur Prez-vers-Noréaz et le Sacré-Cœur). Le nom de Sacré-Cœur sera attribué dès lors à une multitude d'églises, d'oratoires, d'écoles, d'institutions diverses...

## LA LIGNE CFF À ROSÉ AVANT 1955



Photo de la ligne CFF avant 1955 : la double voie sera construite à cette date. Des maisons ont disparu et d'autres, en grand nombre, ont été bâties à partir des années 1960. Le grand bâtiment blanc est la fabrique de vêtements construite dans les années 1940 et fermée vers 1970 à cause de la concurrence étrangère.

## MARIE MEUNIER

Marie Meunier, bébé, a été abandonnée à la porte du moulin de Courtaney en 1859. Elle fut recueillie par le meunier, d'où son nom de Meunier. Le 12 juillet 1862, elle fut mise comme *heimatlos* à Prez-vers-Noréaz, par Marie Joye, pour la somme annuelle de 66,50 fr.

Marie a épousé Edouard Guisolan, de Noréaz, établi à Prez avec ses deux frères dans la ferme située en face de la laiterie. Marie Meunier, dans ses libéralités, a payé entre autres la moitié de la chapelle de la Brillaz. On avait recours à elle en cas de maladies des yeux.

La rumeur rapporte qu'elle aurait été dotée secrètement par Louis d'Uffleger, propriétaire du château de Courtaney tout proche du moulin, décédé sans enfant en 1872. Celui-ci a donné ses propriétés de Courtaney à son neveu Louis Bourgknecht, chancelier d'État, et non pas à celle qui serait sa fille, Marie Meunier...

Marie est décédée en 1925, emportant deux secrets dans sa tombe : celui de sa naissance et sa faculté de guérir les yeux.



## LE CO DE SARINE-OUEST

Avry-sur-Matran abrite l'École secondaire de la région... En 2004, l'ouverture d'un CO (cycle d'orientation ou école secondaire pour les trois dernières années de la scolarité obligatoire) s'est effectuée dans des pavillons provisoires à la route du Covy, en attendant la fin de la construction du complexe situé à proximité d'Avry-Bourg. Ce CO reçoit



les élèves de toute la région appelée Sarine-Ouest. Depuis le début de l'année scolaire 2006-2007, le CO d'Avry peut accueillir les trois dernières années de la scolarité obligatoire.

## DÉCÉDÉE À 107 ANS!

A Estavayer-le-Lac, le 4 janvier 1989, est décédée Mme Emma Michaud à l'âge de 107 ans. Photo prise lors de la fête de son centenaire :

1<sup>er</sup> depuis la gauche, son fils Albert Michaud, 2<sup>e</sup> Jules Chassot, contrôleur des routes puis secrétaire de préfecture, 3<sup>e</sup> Charly Michaud, fils d'Henri, 4<sup>e</sup> l'abbé Irénée Michaud, professeur à St-Michel, 6<sup>e</sup> Rémy Brodard, conseiller d'État, 7<sup>e</sup> Mme Emma Michaud, 8<sup>e</sup> Roger Guignard, secrétaire communal, 9<sup>e</sup> François Torche, syndic d'Estavayer, 10<sup>e</sup> Mme Françoise Morisset-Michaud, fille d'Henri, 11<sup>e</sup> Mgr Henri Marmier, Official du diocèse, 12<sup>e</sup> Mme Jacqueline Rostan-Michaud, fille d'Henri, 13<sup>e</sup> le Dr Olivier Rostan, 14<sup>e</sup> Henri Michaud, fils de la centenaire, historien, directeur d'Henniez Santé ; tout à gauche, assise avec un enfant, Mme Juliette Michaud, épouse d'Henri.



## LE MOULIN NEUF

L'endroit, jusqu'en 1832, dépendait de la commune de Corpataux, comme Grangeneuve, Châtillon, Froideville et les Moéses. Le Moulin Neuf a été rattaché à la commune de Posieux, quoique, dans l'opinion, on croit qu'il dépend de Matran.

En l'an 1400, le Moulin Neuf, sous le nom de moulin de la Glâne - nom de la rivière proche - appartenait à l'Abbaye d'Hauterive et il était exploité par les moines cisterciens de l'Abbaye. En 1696, le moulin de la Glâne a été détruit par un incendie. L'Abbaye l'a reconstruit et c'est alors qu'il a changé de nom et il est devenu le Moulin Neuf. En 1779, Benoît Schuller l'a acheté pour 5170 écus d'or. Etant donné qu'il n'avait pas d'argent pour le payer, l'Abbaye d'Hauterive a dû le reprendre. La roue à aubes de l'époque est toujours en fonction!



En 1817, la famille Bochud de Matran en a assuré l'exploitation. Le 5 octobre 1905 est survenu un nouvel incendie. Mme Bochud, veuve, n'avait pas de fils meunier. Elle a renoncé à construire un nouveau moulin. La place a été vendue à la Coopérative du Moulin-Neuf, le 31 mai 1906 (voir le site [moulinneuf.ch](http://moulinneuf.ch)).



*La roue à aubes du Moulin Neuf, toujours active*



## LA VIGNE AVANT 1870

On lit dans l'Article de Marius Peyre paru dans la *Revue de géographie alpine*, 1922, volume 10 :

« La culture de la vigne était florissante jusqu'à l'apparition du phylloxéra, une sorte de puceron ravageur de la vigne, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (autour de 1870). Les vignobles, à l'est du lac de Neuchâtel, étaient bien plus denses et allaient jusqu'à Courgevaux, Meyriez, Villars-les-Moines, Chiètres, Cressier, Barberêche, Liebistorf. Dans la Broye, à part Cheyres, Font et Châbles, on en trouvait à Franex, Montet, Villeneuve,



Murist, Nuvilly, Bussy, Saint-Aubin, Surpierre, Fétigny; sur la rive droite de la rivière, il y avait de la vigne à Mannens, Léchelles, Montagny, Domdidier. Elle existait aussi dans le district de la Sarine et en Gruyère à Gumefens, Avry-devant-Pont et Broc jusqu'en 1870. Les vins étaient, paraît-il, d'un goût médiocre et ne se conservaient pas.»

Photo: *Un vigneron et sa famille à Cheyres*

## PAS DE CHAUFFAGE CENTRAL JADIS

Pas de chauffage central, mais un fourneau en molasse que l'on chauffait depuis la cuisine. La *fournalèta* - ou *fornalèta* - est une niche à divers précieux usages: chauffer des aliments ou le *pèpeni* (sac de pépins pour se réchauffer les pieds au lit)... Le rêve d'un vieux régent: «Après l'école, me coucher sur le fourneau et écouter Beromünster...»



## PERSONNAGES STAVIACOIS



Des personnalités d'Estavayer : de gauche à droite, François Torche, avocat et notaire, qui fut syndic d'Estavayer, président du Grand Conseil en 1982 ; Jacques Bullet, pharmacien à Estavayer, syndic lui aussi, brigadier à l'armée, de 1969 à 1976 chef du Service social de l'armée, en 1944 premier administrateur du Chalet du soldat - appelé aussi Chalet du Régiment - alors qu'il était capitaine EMG ; André Bise, agent général d'assurance, très actif président de la Société de développement d'Estavayer, président du Grand Conseil en 1974.

## QUAND UN RÉGENT PARTAIT EN ROUMANIE



Dans le chœur de l'église de Surpierre, le nom du donateur d'un vitrail m'a étonné : don de Florentin Thierrin, de Surpierre à Bucarest. Je suis parvenu à percer le mystère de ce paroissien de Surpierre *exilé* à Bucarest. Il a vécu de 1849 à 1907. Diplômé de l'École normale d'Hauterive en 1868, il a enseigné à Fribourg de 1870 à 1872.

Il est parti ensuite à Bucarest dans une école de grand renom, le pensionnat *Schewitz*. Maître interne de 1872 à 1875, puis sous-directeur, puis di-

recteur, il est devenu le riche propriétaire et directeur du pensionnat *Schewitz-Thierrin* de 1880 à 1907. Il a des descendants célèbres. Le plus connu dans le monde scientifique est Serban Titeica, physicien, membre de l'Académie roumaine, largement considéré comme le fondateur de l'école roumaine de physique théorique. Serban Titeica est le fils du célèbre mathématicien Gheorghe Titeica et de... Florence Thierrin, la fille de Florentin.

## CONSEILLERS D'ÉTAT SOCIALISTES : DES PERSONNALITÉS !

De droite à gauche - Denis Clerc, conseiller d'État de 1971 à 1976, puis de 1981 à 1991.

Citation de Louis Ruffieux, *La Liberté*, 10 avril 2012: « Il était de la race des hommes d'État: vision, fidélité (parfois intransigeante) à une ligne, détermination et courage pour l'assumer jusqu'au bout - jusqu'à l'impopularité - autorité naturelle, maîtrise du verbe et humour corrosif, goût du pouvoir et du combat, pouvoir élevé de conviction. Il détestait l'eau tiède. Il indisposait donc autant qu'il séduisait. Mais même ses plus farouches détracteurs reconnaissent à Denis Clerc une envergure supérieure à la moyenne. » Docteur ès lettres, ses écrits étaient d'un style parfait, percutant ;



- l'abbé Georges Chardonnens, curé de Corpataux-Rossens, puis de Charmey, un prêtre très proche de ses paroissiens, très simple et d'une grande amabilité ;
- Geneviève Clerc, née Gobet, ancienne institutrice, épouse de Denis Clerc ;
- Félicien Morel, conseiller d'État de 1981 à 1996, un homme posé, un esprit ordonné, apprécié et chargé de responsabilités sur les plans communal à Belfaux, cantonal et fédéral ; une formation d'économiste. Denis Clerc et Félicien Morel, avec Jean Risen, ont été les premiers conseillers d'État socialistes fribourgeois.



## UNE ÉCOLE ÉPHÉMÈRE

Celle de Lovens a existé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, puis elle a été supprimée à cause d'un effectif jugé trop faible. Elle a réapparu en 1950 et a duré jusqu'en 1969. Puis elle a fusionné avec le cercle scolaire d'Onnens-Lentigny. Sur notre photo, le curé d'Onnens Anselme Fra-

gnière et le Père Gervais Aeby - jeunes à cette époque! - procèdent à la bénédiction de la nouvelle école de Lovens en 1950. En 1969, je n'étais pas encore entré en fonction comme inspecteur scolaire et la direction de l'Instruction publique me demandait de me rendre à Lovens pour persuader les autorités scolaires de la nécessité d'une fusion. Comme mes interlocuteurs étaient des connaissances de vieille date, tout s'est bien passé.

## FÊTE-DIEU À ESTAVAYER EN 1948



L'armée est là pour défendre l'Église et les autorités... Les édiles portent une lanterne. En tête, le préfet Léonce Duruz, suivi du président du tribunal Marcel Reichlen, puis Léon Crausaz, inspecteur des écoles de la Broye de 1929 à 1949. Derrière l'huissier, Edouard Huguet, syndic d'Estavayer, puis on devine Gustave Roulin, conseiller communal et député. Le jeune tambour militaire est mon beau-frère Jean Périsset.

## PREMIÈRE PIERRE DE L'ÉGLISE DE CHEIRY

10 juillet 1966: bénédiction de la première pierre de l'église de Cheiry. Le célébrant est Mgr Henri Marmier.



## L'ÉLECTRICITÉ A CHASSÉ LES FANTÔMES



L'électricité s'est lentement généralisée dès 1910 : un progrès considérable ! Des croyances ont peu à peu disparu. Les éclairages à la bougie de suif - entraînant des ombres vacillantes dans une semi-obscurité - favorisaient la croyance aux apparitions, aux fantômes, aux *péchyèdres*. Dans notre seul canton, il y eut plus de mille personnes torturées, et la plupart mises à mort pour sorcellerie durant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. À part la bougie de suif, on s'éclairait aussi à la lampe à huile, puis à pétrole.

## UNE ASSIETTE ORIGINALE

Une assiette de Teddy Aeby, originale  
comme toutes ses œuvres.



## MENHIR ET CHAPELLE

Entre le village de Surpierre et le Sensuis, sur un plateau désert, on voyait jadis un menhir qui devint un lieu de réunion et de culte pour les Helvètes (Celts), au cours des derniers siècles avant Jésus-Christ... Ce menhir fut leur temple ; c'est là qu'ils célébraient leur culte. Et ce n'est pas un fait isolé. Les menhirs de ce type sont assez nombreux dans nos contrées.

Au début du christianisme, quelques chrétiens, conservant une certaine affection pour l'ancien culte, s'unissaient aux païens au pied de la pierre druidique.

Que s'est-il passé à Surpierre ? Le prêtre, pour détourner le peuple de ce culte, a fait ériger près du menhir une chapelle en l'honneur de la Vierge Marie. Des historiens font



remonter avant l'an 1000 le premier édifice construit sur ce *plateau désert*. Le premier document écrit mentionnant les églises de Cheiry et de Notre-Dame des Champs remonte à 1184. A cette date, il y avait deux églises dans la paroisse de Surpierre, celle de Notre-Dame des Champs et celle de Cheiry. En 1228, le siège de la paroisse de Surpierre est à Cheiry. En 1453, Notre-Dame des Champs est considérée comme église paroissiale.

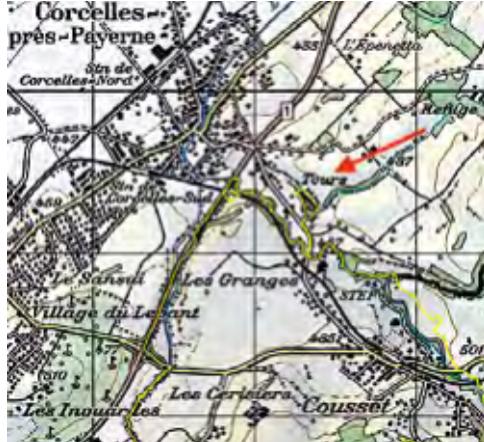
Le menhir de Surpierre a été détruit (!) en vue de construire - paraît-il - un pont... Certains attribuent à ces blocs, ou aux endroits où ils sont implantés, des propriétés particulières: une énergie cosmotellurique se manifesterait - comme en d'autres lieux de culte - sous forme de vibrations bienfaitantes...

## TOURS : ÉGLISE RENOMMÉE ET PLUS PETITE ENCLAVE FRIBOURGEOISE

*La statue venue de Corcelles au XVI<sup>e</sup> siècle et le dessin de l'église de Tours figurant dans «Pèlerinages fribourgeois», de Mgr Magnin*



L'église de Tours est déjà mentionnée en 1182. En 1508, puis en 1780, elle fut reconstruite. En 1536, le Pays de Vaud dont Tours faisait partie fut conquis par Berne. À la Réforme, la statue de la Vierge passa de Corcelles à Tours grâce à une femme qui réussit à s'en emparer. La légende fait état d'allers et retours de la statue entre la chapelle du château de Montagny et l'église de Tours, où elle revenait toujours. Les tractations qui ont contribué à l'acqui-



tion de Tours par le canton de Fribourg datent de 1629. Tours devint ainsi la plus petite enclave fribourgeoise.

Le site de Tours, tout d'abord un lieu de pèlerinage très fréquenté, s'est transformé dès 1954 grâce à la création d'une Fondation. Tours dispose notamment d'une salle capable d'accueillir 300 personnes, de divers locaux qui permettent l'organisation de camps de scouts, de retraites, de séminaires, de fêtes de famille, de réunions d'associations à but socio-culturel...



Les vitraux ont été signés en 1977 d'un nom prestigieux: Elvire Jan (1904-1996), née à Sofia. Amie de Le Moal, Manessier, Bazaine, cette artiste non figurative a fait partie de la Nouvelle École de Paris.

## LA VOLÉE DE L'ÉCOLE NORMALE EN 1951



*Volée de l'École normale 1951. Devant, de g. à dr., Armand Maillard, Maurice Longchamp, Johann Aebischer, Joseph Vaucher, Michel Jordan, André Bays, Jean Pichonna, Romuald Sapin; 2e et 3e rangs, de g. à dr. Severin Lottaz, Ernst Möri, Jean-Marie Barras, Willy Herren, Anton Kolly, Georges Bertchy, Jakob Möri, Hermann Oberson, Albert Schaller, Bernard Bovet, Raphaël Perler, Jean Clément, Roger Karth*

Sur cette photo, les deux classes, francophone et alémanique, sont réunies.

En ce temps-là, l'internat était obligatoire, même pour les étudiants qui habitaient Fribourg ! Les études pour devenir instituteur duraient quatre ans. Les entrées se faisaient tous les deux ans, de sorte que l'École normale ne comptait que quatre classes, deux francophones et deux alémaniques ; divers cours avaient lieu en commun... et en français. Les futures institutrices fréquentaient l'École normale de Gambach et quatre instituts privés.



**L'équipe de foot de l'EN en 1949 comprenait des étudiants de 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années des classes françaises et alémaniques et un professeur, Roger Walter**

*L'équipe de football en 1949. 1er rang, de g. à dr. : Marcel Delley, Eduard Bula, Louis Barby, Jean Pichonnaz, Albert Schaller; 2e rang : Armand Maillard, Irénée Décrind, le prof. Roger Walter, Armand Coquoz, Héribert Demierre, Bernard Roulin, Albrecht Bracher*

## BÂTIMENTS REMARQUABLES À CHAPELLE (BROYE)

Le châtelet de Chapelle (Broye), dans l'enclave de Surpierre. Il date de la fin du Moyen Age. C'est le plus ancien type de logis indépendant du canton. Seul le gros paysan pouvait se permettre le luxe de construire un logis séparé du rural. On remarque les contreforts, les ouvertures différentes selon les étages et, en bas à droite, l'entrée de la cave voûtée.



A Chapelle également, le grenier construit en 1738. Son toit à la Mansart a été rénové.

## HENNIEZ : JADIS DES BAINS



La photo a été prise à Beauregard, lieu-dit situé en dessus de Surpierre. Le point blanc au milieu de la photo est l'un des établissements d'Henniez, localité qui fournit une eau minérale largement connue. Les Celtes, puis les Romains, l'ont découverte. La forêt d'Henniez abrite plusieurs sources souterraines. La première, appelée *Bonne Fontaine*, a vraisemblablement été exploitée par les Celtes. Conscients des bienfaits de l'eau sur la santé, les Romains, à leur tour, ont bénéficié des sources de la région. Henniez doit son nom à Ennius, citoyen romain qui, au début du premier millénaire, y possédait un domaine.

Les bains d'Henniez, pendant plusieurs siècles, ont connu une certaine vogue, qui baissa peu à peu pour reprendre un certain temps à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1880, le Dr Virgile Borel, de Neuchâtel, prend la direction des bains et demande au laboratoire cantonal d'analyser l'eau de la source. L'effet bénéfique en est reconnu scientifiquement : l'eau aide à purifier l'organisme et favorise son équilibre. Le chimiste Ernest Chuard, de Corcelles, président de la Confédération en 1924, parle même d'une *eau précieuse*. Henniez est alors une oasis de bien-être pour le corps et l'esprit. Mais les bains seront désaffectés dès 1930. Les bâtiments de l'ancien Hôtel des Bains sont encore visibles.

Avec la fondation de la Société des Bains et Eaux d'Henniez, la première installation d'embouteillage est mise en service à Henniez en 1905. Henri Pahud va diriger et développer la société Henniez Lithinée SA de 1916 à 1964. La direction passera ensuite à Edgar Rouge, neveu d'Henri Pahud.

En 1930, Henri Michaud, d'Estavayer, achète une source à proximité du village. Il l'exploite sous le nom d'Henniez-Santé. En 1978, Henniez Lithinée rachète Henniez-Santé et crée l'entreprise Sources Minérales d'Henniez SA.

L'entreprise Henniez a intégré le groupe Nestlé en 2007.

## JACQUES CESA, UN PEINTRE HORS NORMES, EST DÉCÉDÉ EN 2018



Photo des vitraux à l'église de Porsel. Certains séides de l'intégrisme ont été scandalisés de voir un sein sur le vitrail *L'Espérance (Les âmes du purgatoire)*...

Peintre, graveur, auteur de vitraux, artiste des plus doués, idéologiquement socialiste engagé d'une franchise parfois fulminante, Jacques Cesa est décédé à l'âge de 73 ans. Comme l'écrit Jérôme Gachet dans *La Gruyère* du 23 août 2018 : « Il peint la Gruyère, sa faune, sa flore, ses paysages, il peint les hommes, les femmes, il peint les voyages, il peint la vie. » Etienne Chatton, qui fut Conservateur des monuments historiques, a dit de lui : « C'est un coloriste superbe. Ses paysages sont conçus comme une valeur mystique, avec

le souffle constant des quatre éléments. » Amoureux de son coin de pays, la Gruyère, l'artiste peintre a parcouru durant plus de vingt ans les montagnes à vaches, peignant à n'en plus finir la vie pastorale des alpages. Il a aussi voyagé. Par exemple, il a ramené cent cinquante toiles du Maroc...



**Jacques Cesa dans une bergerie  
de l'Atlas (Maroc)**

Photo Dominique Clément

## DES RELIGIEUSES... DISPARUES DE NOTRE CANTON



La photo publiée dans *La Liberté* du 1<sup>er</sup> mai 2018 présentant l'école des filles de Torny en 1947 a suscité une question chez plusieurs lecteurs : de quel Ordre étaient donc ces Sœurs enseignantes avec ce costume étonnant ?

Il s'agit des religieuses de la Croix de Chavanod. La Congrégation est née modestement en 1838 dans un petit village appelé Chavanod, près d'Annecy, en Haute-Savoie. Avant de se disperser dans des missions du monde entier, les Sœurs de Chavanod ont été actives dans l'enseignement en France et en Suisse.

Dans le canton de Fribourg, plusieurs écoles primaires et institutions leur ont été confiées : à Torny-le-Grand, le pensionnat de jeunes filles de 1904 à 1931, l'école primaire de 1904 à 1974 ; à Rue de 1886 à 1939 ; à Le Crêt, de 1888 à 1911 ; à Auboranges, à l'orphelinat puis à l'école primaire de 1892 à 1917 ; à Chapelle-sur-Oron, de 1894 à 1965 ; à Ponthaux, de 1908 à 1920 ; à Ecuwillens, à l'école primaire puis à l'école ménagère (1934), de 1910 à 1976 ; à Corpataux de 1911 à 1939.

Le costume a été modifié en 1960 et plusieurs religieuses se sont mises en civil à partir de 1969. Il y a encore à Genève, à l'heure actuelle, trois communautés de religieuses de Chavanod.

## LA GRIPPE ESPAGNOLE DE 1918

L'été 1918 et le tournant des années 1918-1919 laissent le souvenir d'une catastrophe démographique pour l'humanité. A l'issue de la Grande guerre de 1914-1918 qui fit environ 9 millions de morts et 8 millions d'invalides, ce fut l'attaque pernicieuse de la grippe, dite grippe *espagnole*, ou grippe pesteuse. Elle entraîna la mort de 30 millions de personnes. Cette grippe n'avait rien d'*espagnole*. On lui donna ce nom tout simplement parce que l'Espagne - qui n'était pas impliquée dans la guerre mondiale - a eu la possibilité de publier librement les informations en rapport avec cette épidémie.

Un malheur, dit-on, arrive rarement seul. Les soldats fribourgeois du régiment 7 en savent quelque chose. Ils ont été mobilisés durant la Grande guerre. L'armistice est signé le 11 novembre 1918. Et voilà qu'un événement les mobilise de nouveau, en pleine épidémie de grippe espagnole. Voici la raison de ce retour sous les drapeaux. Du 12 au 14 novembre



Une salle de soldats fribourgeois atteints de la grippe, dans un lazaret de Berne. Photo tirée de l'ouvrage de Pierre Barrat, Novembre 18, Ed. Saint-Paul, 1969

1918, c'est la grève générale, célèbre dans notre histoire, suivie par quelque 250 000 ouvriers. Elle est déclenchée par le Comité d'Olten. Celui-ci regroupe autour de son président Robert Grimm les forces politiques et syndicales du socialisme suisse. Les revendications formulées n'ont pas été entendues, d'où l'incitation à la grève générale. La situation économique est désastreuse dans le monde

ouvrier. Le pouvoir d'achat a baissé de 30 %. Un sixième des Suisses vit en dessous du seuil de pauvreté. Des manques de denrées alimentaires et une hausse des prix massive ont entraîné souvent des situations proches de la misère. Et nos soldats mobilisés sont confrontés à la grippe. On dira après coup que les soldats décédés étaient morts pour la patrie et qu'ils ont été considérés comme des héros. Denis Clerc s'insurge et précise que ce ne sont pas les grévistes qui ont provoqué les décès, mais la grippe...

« La grippe, seule et unique cause des 43 décès de soldats fribourgeois, elle n'était certes pas causée par les gouvernants, par les grévistes ou par la guerre, mais sûrement favorisée par elle au sein d'une population affaiblie par les privations. Faire croire comme les paysans bernois, ou plutôt comme le colonel qui les regardait pleurer au passage d'un enterrement, que les gens du comité d'Olten étaient *les criminels responsables de cet holocauste*, c'est de l'infamie, et rien d'autre. » (D'après Denis Clerc, *La Liberté* du 22 mars 2007)

## AU PENSIONNAT SAINT-CHARLES À ROMONT

Un jour de 1945, j'avais treize ans, j'ai dit adieu à mon enfance et à Onnens. Mes parents m'ont placé à l'internat, à Saint-Charles à Romont, où mes deux frères aînés avaient accompli le cycle de quatre ans. Ce pensionnat avait une double identité : école secondaire de la Glâne et petit séminaire. À l'internat, la vie religieuse était corsée : messe quotidienne, lectures spirituelles, prières en commun, confessions régulières... La nourriture, la plupart du temps déplorable, chargeait l'atmosphère du grand corridor inférieur de ses effluves malodorants. Les privations dues à la guerre duraient encore.

Que dire des cours ? Très traditionnels, mais de qualité. J'étais en section latin-grec. J'ai rétrospectivement regretté de n'avoir pas pu continuer le latin et le grec, puisque j'ai été inscrit à l'École normale. Je n'ai pu suivre les cours de Saint-Charles que pendant deux ans au lieu de quatre. Parmi les lacunes dans le programme des études, il faut signaler notamment l'absence de travaux manuels et d'éducation physique. En deux ans, le régent Carrel de Billens nous a donné en tout deux ou trois leçons de gym.



Le premier renforcement positif de ma vie m'est venu du directeur. À la fin du premier trimestre, je n'avais que 4,99 de moyenne. La meilleure note, à l'école secondaire, était 6. Je dévorais les bibliothèques et étudiais sans grand appétit. Le directeur m'a dit : « Je suis déçu ; j'ai cru que tu serais le premier. » Eberlué, je l'ai regardé avec de grands yeux. Les trimestres suivants, j'avais de très bonnes moyennes.

Entre la première et la deuxième année, durant les vacances d'été, je suis tombé d'un soliveau chez mon oncle Michel Chatagny. Epanchement de synovie. Le Dr Léon Fasel, de Romont, m'a fait une ponction. Je suis entré en deuxième avec deux ou trois semaines de retard. Raphaël m'avait donné les premières leçons de grec. Comme je ne pouvais pas bien monter l'escalier qui conduit au dortoir à cause d'un genou bandé, on m'a imposé le petit dortoir des énurétiques, à côté de l'infirmerie. L'horreur. Je revois les lits ouverts avec le caoutchouc mouillé. Et l'odeur ! J'ai été malade. Ma sœur Madeleine est venue me trouver. Quand elle m'a vu dans de décor fellinien où une religieuse m'a apporté un peu de soupe froide, elle aurait aimé que je rentre à la maison. Mais, pas question ! Je tordais mon genou dès qu'on ne me voyait pas, afin qu'il ne guérisse pas et que je puisse sortir de cet antre de misère et revenir à la maison. Le Dr Fasel le mesurait

en secouant la tête. Je ne sais plus qui m'a envoyé chez le rebouteux Bugnon, à Torny. Le directeur m'a accordé un congé spécial pour y aller. Bugnon, comme à son habitude, était au Café, à moitié saoul. Il m'a examiné, puis il m'a dit: « Mais tu as la capette dehors. » La capette, c'est la rotule. D'un coup sec, il l'a remise en place. Les jours suivants, j'ai désenflé! Et la vie scolaire a repris d'une façon plus normale. Mais je m'ennuyais!

## NOTRE PETIT-FILS BARNABÉ DÉCOUVRE LE MONDE

### *Bref aperçu de ses découvertes*



Entre la première et la deuxième année de médecine à l'Université de Lausanne, notre petit-fils Barnabé Masson a choisi de découvrir le monde, tant en Asie qu'en Afrique, en Amérique ou en Europe : un mois et demi au Japon dont deux semaines avec sa maman et sa sœur, deux semaines au Liban, trois semaines en Jordanie, un mois au Sénégal, un mois en Amérique du Sud... Et, surtout, deux mois à vélo pour se rendre au Cap Nord ! Sa longue pratique du scoutisme - utile lorsque bien souvent il campait - ses contacts par le biais d'internet, son sens de l'organisation et de l'économie ont contribué à ce que ces mois de voyage ne soient pas ruineux...



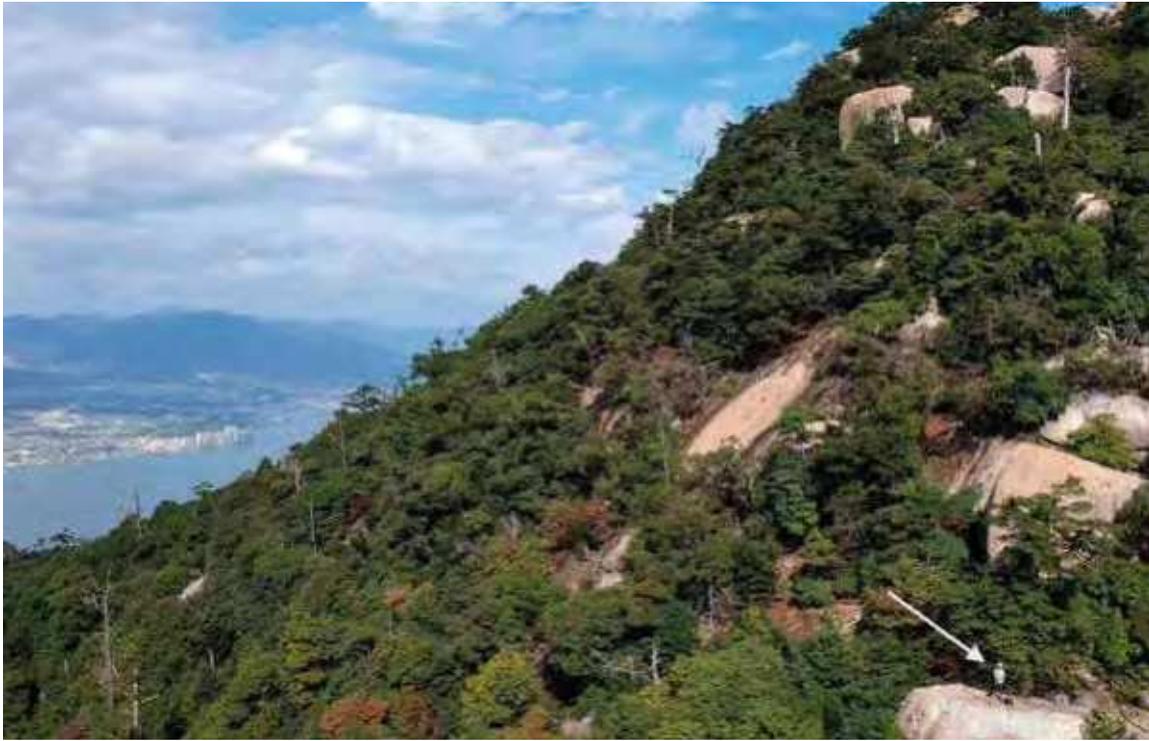
A Kyoto. Des visites très instructives. Barnabé a photographié sa maman Véronique et sa sœur Alix de dos! Photo du 13 octobre 2017.



*Autres photographies par Barnabé de sa maman et de sa sœur au Japon :*



Le 24 octobre 2017, Barnabé visite l'île sacrée du Japon, Miyajima, située dans la baie de Hiroshima et donnant sur la mer intérieure de Seto. Il a tiré cette photo avec son drone et on le devine grâce à la flèche ajoutée à sa photo...



Barnabé découvre le Liban. Il s'est arrêté le 11 mars au monastère maronite (catholique de rite oriental) de Qozhaya, dans la vallée de Qadisha. Plusieurs sites internet présentent les caractéristiques de cet extraordinaire couvent.





### *Barnabé dans le désert jordanien*

Extrait de ce qu'il écrit ce 22 mars 2018 :

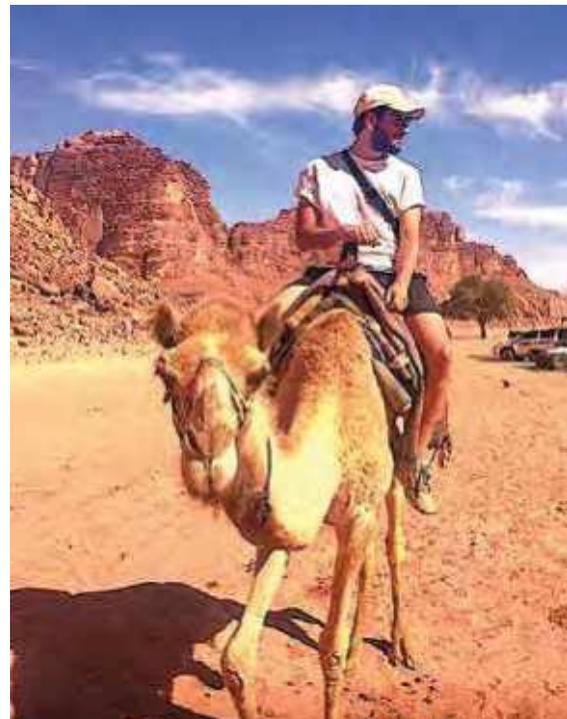
« Je suis bien arrivé hier dans le désert. Mohammed - avec qui j'avais pris contact sur internet - m'a bien accueilli et m'a redirigé vers son cousin avec qui j'ai passé la plus grande partie de mon temps. J'ai aidé Mohammed à se créer une page Booking.com et à communiquer par mail ou sur le terrain avec les touristes.

Très tôt ce matin, nous nous sommes enfoncés en voiture pendant une heure dans le désert. Nous sommes arrivés dans le camp des bédouins de leur famille, où il n'y avait aucun touriste. L'endroit était magnifique, au milieu du désert et des montagnes.

Nous avons redescendu un dromadaire de la montagne, car il s'était blessé à la patte. Ils étaient une quinzaine pour le transporter sur un brancard. C'était très impressionnant. Nous avons ensuite bu le thé dans une tente et mangé le *mansaf*. Avec les doigts, ce qui est plus difficile qu'il n'y paraît pour goûter à ce plat national jordanien !

Tous parlaient arabe... donc je ne comprenais rien ! Mais c'était tout de même un beau moment. »

*En Jordanie*





Le 4 avril 2018, Barnabé a quitté le désert de Jordanie. Il se rend à Istanbul par avion. Après une journée d'escale, il partira au Sénégal, à Dakar, d'où il rejoindra son nouveau lieu de travail.

Du Sénégal, Barnabé envoie le 2 mai 2018 cette photo où il jardine avec ses compagnons de labour Omar et Kaba. Il se dit très satisfait de son expérience sénégalaise qui prend fin.



Au Chili. « Le 13 mai, à Cajon de Maipo, pas loin de Santiago, nous avons fait de la marche pour voir le *Glaciar* de San Francisco. Les montagnes étaient très belles, avec des couleurs qu'on ne voit pas en Suisse ! »



***Sucre (La Plata), capitale de la Bolivie***

Barnabé écrit le 21 mai 2018: « Tout va bien. Nous avons passé plusieurs jours à Sucre, très belle ville, plus basse en altitude [2500 m). Nous avons vraiment apprécié le temps - saison sèche de mars à octobre - profité de l'extraordinaire marché, gravi les clochers des églises pour admirer les couchers de soleil. » Durant leur conquête, au XVI<sup>e</sup> siècle, les Espagnols avaient pris le contrôle du peuple indigène par la force.



Dernier long voyage de Barnabé avant la reprise automnale de ses études. Cette fois, c'est deux mois à vélo. Le but, la Norvège, le Cap Nord, plus de 4000 km seul, en faisant souvent du camping! Première photo reçue le 12 juin 2018: la dernière nuit avant d'arriver à Stuttgart.



Barnabé vient de traverser le Danemark à vélo. Il se trouve le 16 juin 2018 au nord du pays, à Frederikshavn. Toujours équipé de son drone, il a immortalisé les vastes plaines danoises... Monarchie constitutionnelle depuis 1849, le Danemark est une démocratie parlementaire et la reine Margrethe II n'exerce qu'un rôle symbolique dans le fonctionnement des institutions. Membre fondateur de l'OTAN et des Nations Unies, le Danemark est membre de l'Union européenne depuis 1973 et de l'Espace Schengen. Mais le pays continue d'utiliser sa propre monnaie, la Couronne danoise, et non pas l'euro.



Le 21 juin 2018: «Tout va bien! Mais j'ai eu une journée éprouvante aujourd'hui. J'ai traversé un plateau en altitude, à 1000 – 1200 m ; il faisait froid et le vent était très puissant! Mais l'endroit était vraiment beau. J'ai passé les deux derniers jours au milieu des arbres et des lacs. Je constate qu'il n'existe que peu de développement dans cette région de la Norvège. Je parcours parfois plusieurs dizaines de kilomètres qui ne sont parsemés que de rares et minuscules villages. Je suis maintenant à 10 km d'une petite ville nommée Eidjford. Dans deux jours j'arriverai à Bergen, en plein dans les fjords!»



Le 27 juin, il vient de passer à Førde, jolie petite ville dans les fjords. Il a pris cette photo avec son drone non loin de Førde.



Le 29 juin, admiration pour Geiranger, le fjord majestueux. Les fjords sont des bras de mer qui pénètrent dans l'arrière-pays, encadrés par des montagnes imposantes d'où tombent de majestueuses cascades. La petite ville touristique de Geiranger offre quelques-uns des plus beaux panoramas au monde et un guide l'a déclarée *la plus belle destination en Norvège*.



Barnabé écrit le 14 juillet: «Je vais bien. Je me trouve à Bodø où je suis arrivé aujourd'hui.»



«Je vais prendre le bateau pour me rendre sur les fameuses îles Lofoten! Je passerai une bonne semaine dans cet archipel. Henningsvær est l'un des endroits les plus touristiques des Lofoten.» Il écrit le 22 juillet: «J'ai admiré de magnifiques paysages ces derniers jours! De grandes montagnes séparées entre elles par de calmes étendues d'eau, un spectacle apaisant. Je parcours entre 90 et 110 kilomètres par jour.»



À Tromsø, le 29 juillet. C'est une ville norvégienne de commerce et de services située au nord du cercle polaire arctique. La ville est entourée par la mer et les montagnes. Avec ses magnifiques paysages, elle est un paradis pour les touristes et les skieurs. Le soleil de minuit maintient la luminosité dans le ciel de mai à septembre. Tromsø a longtemps été appelée *Le Paris du Nord*, mais aujourd'hui elle est devenue la *Capitale de l'Arctique*. L'île de Tromsø, berceau de la ville, est reliée au continent par un pont de 1016 m, aujourd'hui doublé par un tunnel pour répondre à la croissance du trafic. Tromsø possède deux cathédrales. La première, qui date de 1861, est un exemple fort rare d'architecture néogothique en bois. Il s'agit de la cathédrale protestante la plus nordique du monde. L'église d'une étonnante architecture connue sous le nom de *Cathédrale arctique* a été construite en 1965. Cet édifice - le plus renommé de Tromsø - n'est pas une cathédrale mais une église paroissiale. Photo: *La Cathédrale arctique* avec à l'arrière-plan le pont et la ville.



Au début du mois d'août, Barnabé s'approche du Cap Nord.



Barnabé écrit le 3 août: « Hier, j'ai passé la ville d'Alta. Je suis maintenant très proche du Cap Nord ! Je devrais y parvenir dans deux jours. »



CAP NORD ! Pour beaucoup, le Cap Nord est le but ultime d'un voyage en Norvège. Le bout de la route que Barnabé rejoint après un périple de plus de 4000 km. Une destination mythique, réputée pour son soleil de minuit qui la nimbe en été d'une lumière magique et irréelle.



# GLOSSAIRE

Mots du langage populaire courant. Les mots dont le sens est expliqué dans le texte ne figurent pas dans ce bref glossaire.

**La pioche** : la houe.

**Le croc** : le hoyau ; espèce de houe avec deux ou trois fourchons.

**Les noms oubliés de deux outils** : la houe et le hoyau ; on dit : la pioche et le croc.

**Aller couler** : conduire le lait à la laiterie.

**La boille** : récipient pour le lait ; la boille courante contenait 40 litres.

**La fuste à purin** : grand tonneau de forme allongée servant au transport du purin ; quant à la caisse à purin, elle a le même usage mais elle est prismatique.

**Le tirage des filles** : avant de fêter et de danser, les filles étaient tirées au sort par les garçons.

**Gouverner** : nourrir le bétail.

**Le cours élémentaire** : cours de 1<sup>re</sup> année d'école primaire pour les enfants de sept ans.

**Le joran** : vent du nord-ouest qui souffle sur le sud du Jura, sur les lacs Léman, de Neuchâtel et de Bienne.

**Le vendage** : la salle à boire du restaurant

**Grindze** : de mauvaise humeur

**Une pédze** : personne qui se plaît à s'attarder

**Un jour d'œuvre** : un jour de la semaine.

**Le krebillon** : une petite corbeille.

**Les Vuji** : les osiers.

**Un caninf** : un canon d'infanterie.

**Le trabailet** : le fait, dû à une émotion, d'agiter rapidement la lèvre inférieure ; avoir le trabailet se dit « mener le menton ».

**Administrier** : donner les derniers sacrements.

**La founalèta, ou fornalèta** : la niche dans le fourneau en molasse.

**Un péchyèdre** : un fantôme, un revenant.

**Le croquet et la cuquette** : pâtisseries de la Bénichon, comme le bricelet, le pain d'anis et la meringue.

